



# *Ophelie.*

*Michal*



***Image de la couverture, libre de droit :***



*Michal*

*Vous présente*

***Ophelie,***  
***née d'un viol...***

ISBN :

© MicHal

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.







Du même auteur :

Le masque a deux visages.

Roman : 2015

Le monde du dehors.

Tragédie : 2014

Derrière les volets clos.

Roman : 2013

On a tous des yeux pour regarder.

Roman : 2011

L'Ange et Lique ou le défi à la démo crassie.

Roman : 2007

Les petites abandonnées.

Recueil de poésies : 2016

Apologues.

Recueil de fables : 2015

Dames.

Recueil de textes : 2015

Le monde des amblyopes.

Recueil de textes : 2014

Flairance.

Recueil de poésie : 2017

Côté tain.

Recueil de textes : 2017



## Sommaire :

<b>Préface :</b>	<b>page 9</b>
<b>Chapitre 1: Naissance un 31 novembre...</b>	<b>page 11</b>
<b>Chapitre 2 : La recherche d'une vérité...</b>	<b>page 32</b>
<b>Chapitre 3 : Le colis empoisonné...</b>	<b>page 58</b>
<b>Chapitre 4 : Viol un 30 février...</b>	<b>page 72</b>
<b>Chapitre 5 : Les espoirs déçus d'Ophelie</b>	<b>page 83</b>
<b>Chapitre 6 : La vérité éclate</b>	<b>page 105</b>
<b>Chapitre 7 : La confrontation</b>	<b>page 132</b>
<b>Chapitre 8 : La renaissance</b>	<b>page 148</b>
<b>Epilogue :</b>	<b>page 150</b>
<b>Conclusion :</b>	<b>page 161</b>



## **Préface :**

**Ophelie n'a plus l'air et plus de haine, mais elle est toujours  
oRpheliNe...**

**Ophelie est l'enfant d'un hasard... non... pas tout à fait...  
plutôt l'enfant d'un salaud prolifique. Orpheline... comme bien  
d'autres, elle a voulu connaître son histoire. Maintenant, son  
histoire la fait souffrir jusqu'à toujours.**

**Elle est née une fois, une deuxième fois quand elle fut  
adoptée, puis une troisième quand elle a appris la vérité de sa  
naissance, de sa souffrance plutôt. Plus une nouvelle nuit ne  
sera semblable, plus un nouveau jour ne sera un jour, plus  
jamais elle ne sera.... Elle sera toujours la chose de sa mère...**

**Pour elle, les jours sont là, trop souvent là, pour souffrir  
quotidiennement.**



## Chapitre 1 : Naissance un 31 novembre...

« Il fait sombre dans le coin de cette pièce. Je suis seule dans mes souffrances, isolée du monde des vivants et de celui des morts aussi, seule dans mon désarroi ultime. Dans un silence de cimetière oublié, au fond d'une tombe abandonnée des âmes et des corps, les douleurs extrêmes secouent mon corps. Je ne peux plus penser à quoique ce soit d'autre, rien qu'à mes maux.

Je suis presque nue sur ma couche, ma plus vieille bure en lin, sous les fesses. Je suis là, seule, abandonnée du monde comme je l'avais souhaité, comme si cette souffrance était méritée, bien méritée.

Dans ces douleurs, je vais faire naître un monstre, fruit du hasard et de l'arrogance des hommes. Je sens s'extraire de mon corps, les eaux, le placenta ou ce qu'il me semble. Je ne vois rien encore, seule mon imagination me fait croire ces images dégueulasses, mais lui est encore là, toujours là. Il ne veut pas me quitter. Alors, je tente d'extraire de mon ventre cet étranger qui s'y sent si bien, des contorsions et tout ce qui pourrait permettre qu'il évacue l'endroit, sans le faire souffrir pour autant. Je force les contractions naissantes, j'appuie fort sur le ventre, je ne sais vraiment pas comment doit se passer le

moment. L'instinct aide et l'inconscience aussi. Une bonne sœur a, quelque part, une bonne conscience, normalement.

Moi, sœur Marie-Thérèse, j'ai réussi à cacher ma grossesse à mes sœurs et à mère Mathilde. Mais là, la réalité secoue mon corps jusqu'aux pires souffrances, la vérité veut apercevoir la lumière. Les spasmes s'accélèrent, je mords un morceau de bois, pour ne pas crier, pour que les pierres des murs millénaires de l'endroit ne transpirent pas la honte que mon corps va vomir. Traînent sur une petite table, dans le coin, des bouts déchirés de drap et de l'eau froide dans un broc et une paire de ciseaux bien affûtés.

Je ne savais pas trop comment cela se passerait, ce n'est pas au cloître que l'on discute de ses événements-là. Aucun média non plus ne franchit la lourde porte de bois et dans la bibliothèque, ne transpire aucun livre qui aurait pu parler de près ou de loin de ceci. Seulement quelques bribes de ce que j'avais entendues dans mon passé de jeune fille presque normale émergent pour tenter d'imaginer ce qui arrive maintenant.

Je sens bien mon corps s'ouvrir, le col de l'utérus se dilate à la faute du temps, mes chairs se déchirent. Tout semble se passer au mieux de ce que j'avais imaginé. Et puis qu'importe ! Je suis prête à souffrir le martyre et le terme n'est pas trop fort



et mourir s'il le faut. Il faut que cette chose naisse, je ne voudrais pas, en plus, être responsable de la mort d'une erreur du temps. C'est plus dans ma façon de penser que dans l'obéissance aux lois religieuses sans doute dépassées.

Les contractions s'accélèrent encore, je me doute bien que je n'en aie pas fini. Le morceau de bois est de plus en plus marqué. Le silence est perturbé par les seuls bruits de la bure qui glisse sur la couverture de laine et de mon souffle étouffé de jeune promise à un dieu indifférent. Les murs si épais garderont le secret du moment.

Depuis combien de temps, le travail était commencé, aucune importance. Les maux seront des marques de fer rouge dans mon cœur et dans ma mémoire pour toute une vie à venir.

Les douleurs croissent encore. Je transpire de tous mes pores. Même la honte traverse la peau. Le monstre ne montre toujours pas son nez. Je m'agrippe de toutes mes forces aux couvertures usées. J'écarte plus encore les cuisses pour aider le passage.

Bien entendu, c'est une première fois. Les douleurs violentes des reins se propagent sur tout le bas-ventre. J'ai l'impression qu'on m'arrache les entrailles. Mes chairs se déchirent plus encore. Je pousse maintenant, un réflexe naturel sans doute. Le dénouement d'une histoire sans fondement s'approche. Le

morceau de bois n'a plus de formes. Je meurtris mon corps comme pour me venger d'un destin infidèle. Et après de longs instants à pousser si fort, j'expurge enfin l'abomination, un bout de vie que je ne vois pas. Je suis essoufflée, je me sens libérée de ce poids d'une conscience frustrée qui avait grossi en moi contre ma volonté, contre mes choix de vie. Quand on rentre au couvent, ce n'est pas pour vivre cela.

Je suis complètement sur le dos, me relâchant un peu et ce truc entre mes jambes bouge sans un cri pour autant... Etonnant, c'est bien vivant ! J'en suis rassurée, hors de question d'abréger prématurément une vie, fut-ce celle-ci qui traînait dans la mienne. Mais si le hasard l'avait abrégé, tout aurait été plus simple. Je relève la tête pour regarder ma torture, sans presque un ressentiment. J'hoche la tête ! Ouais, il est bien là, avec les souffrances de mes chaires déchirées. Je saigne beaucoup. Pas le temps de m'apitoyer sur son sort. Avec force de courage, je m'assois et coupe le cordon à l'improviste comme pour un bout de ficelle, c'est une fille... Puis, dans d'horribles souffrances, je me lève avec grandes difficultés, après quelques minutes seulement. Il ne sert à rien d'attendre. Nul ne viendra m'aider et puis il faut bien assumer au plus tôt, le sort de chacun.

Je regarde l'enfant avec le dégoût d'une âme qui refoule ses vérités. Il me faut nettoyer cette chose vivante. Ses paupières sont entrouvertes, les yeux brumeux dans l'inconscience de la vue, toujours muet. Moi, la jeune none, je suis mère en étant presque sœur. J'ai envie de vomir, moi la pure, sensée pure, moi, la presque épouse de dieu, j'ai craché aux yeux du monde, le fruit d'un péché qui n'était pas le mien. Je verse l'eau froide, presque glacée, dans la bassine et j'y trempe les vieux linges déchirés et j'entreprends une toilette sommaire de cette ignominie. Moi aussi, j'en profite pour laver mon intimité et mes cuisses souillées. Le bébé est toujours silencieux secouant ses jambes et ses bras comme pour chercher du secours, un sein de mère ou autre chose comme cela, je ne sais pas. J'en suis complètement dégoûtée, je l'enveloppe dans d'autres tissus plus secs qui venaient sans aucun doute d'un autre monde que les sœurs ne connaissent pas, des restes d'un passé qui n'était plus. J'avais découpé les étiquettes sur ces bouts de fringue pour que rien ne lie cette vie avec la mienne. Le bébé est bien emmitouflé. Les nuits ne sont pas trop fraîches en ce moment. Je le cale dans un vieux panier usé en osier qui venait lui aussi d'un autre passé, sans doute tissé des mains d'une gitane. Très doucement, j'entrouvre la porte de ma cellule. J'écoute fébrilement si un autre bout de vie traîne dans les coursives, un coup d'œil à

gauche, un autre sur la droite, rien, pas une âme égarée dans l'endroit, ni l'empreinte d'un spectre évaporé. Je prends le panier et sans bruit, sur la pointe des pieds nus, je m'engage dans ce couloir d'alcôves qui mènent à chaque cellule et qui borde le jardin intérieur. Le bébé est toujours calme, silencieux comme le péché dont il fut né. Je n'avais pas imaginé que l'enfant crierait. C'est bizarre mais c'est ainsi, c'est maintenant que j'y pense... ce serait un drame. La pauvre chose n'est pas consciente de ce qui se passe. Ses demains ne seront pas ceux que toute naissance devrait promettre. Je suis attentive à tous ces petits bruits qui dérangerait son destin, la main prête à se porter sur la bouche de l'indigent s'il venait à s'exprimer. J'atteins la massive porte de bois qui protège cet endroit du monde de la perversité des humains égoïstes. L'énorme clé en fer, forgée par un homme qui n'avait plus mal aux dents depuis bien longtemps, est pendue contre le montant droit de l'huis, afin de montrer à chacune des nones, que le monde corrompu des âmes malsaines restait accessible à leur volonté, la prison, c'est dehors ! Avec une douceur insoupçonnée, je manipule la forgée dans la serrure, lentement, avec le moins de bruit possible qui pourrait déclencher le réveil d'une des habitantes de l'endroit. Pourtant, ce lieu est bien loin des cellules où dorment les bonne-sœurs et la mère. Mais il arrive bien que

quelquefois, une âme ne trouve pas le sommeil et hante les vieilles pierres, traînant entre les murs si épais pour rechercher autre chose qu'un bout de solitude, bien éloignée de rêves érotiques. Cette nuit, rien ! Non rien ! Même le souffle millénaire des murs ne s'entend pas.

Dès la porte entrouverte, je me retourne encore, m'assurant toujours que rien, dans la pénombre des pierres assagies, ne trouble pas les blessures des âmes averties. Rien, l'atmosphère semble sereine. Même les cris d'un enfer supposé, ne s'entendraient pas ici. Je coince la porte entrouverte avec un balai pour éviter qu'elle claque sur son huis, je glisse le panier qui protège l'enfant coupable de naissance, dehors. Je le couvre chaudement malgré tout, sans aucun ressentiment maternel, sans antipathie non plus d'ailleurs. Je me cramponne à la porte, récupérant un temps un souffle perdu. Les stigmates de l'accouchement sur mon visage meurtri sont les seuls traits visibles de l'évènement. Moi, la jeune bonne sœur, je suis absente de mon corps et de mon âme, insensible à mes maux et au sort du bébé, orphelin de parents et aussi d'espérances. Puis, je jette un dernier regard au paquet bien calé dans l'angle mort du porche qui protège cette immense porte de bois, moment indécent qui lui est indifférent.

Je me referme au monde des lumières poussives, rentre le balai et avec mille précautions, manipule encore cette lourde clé dans cette serrure forgée. Avec mes deux mains, je freine la ferraille pour éviter un avalage bruyant du mécanisme se crispant quand celui-ci lâche son dernier râle. Je me déleste et raccroche le bout d'acier. Je me retourne posant mon dos contre la porte quelques secondes seulement. Les douleurs se rappellent au temps. Un profond soupir soulage la conscience et le désespoir de l'âme, toujours dans un calme provocateur. Je suis seule au monde en cet instant, c'est ce que je ressens et puis, il y a toujours ce petit être vivant, silencieux dans son histoire qui n'en est plus une, égaré dans un dehors peu rassurant, déjà résigné à un avenir sans beaucoup d'espoir. Des bouffées de chaleur envahissent les joues, le visage bien rond prend des couleurs, la bure colle au corps meurtri par des sueurs abondantes. Des frissons indécents dressent des poils impudiques sur une peau fatiguée. J'avance lentement la main tentant de mieux assurer un pas chancelant, un pas qui ne l'est pas. Des lourdeurs pèsent dans mes jambes gonflées d'œdème, les douleurs du bas-ventre tordent le corps, il me faut retrouver ma cellule sans sombrer, ni tomber dans le couloir, encore un effort. Il me faut continuer de cacher ce secret. Ai-je fait le bon choix ? Je l'ai fait seule... et je l'assumerai seule avec ce secret

plus lourd que le poids d'une conscience. Enfin, je retrouve ma cellule que je referme vite, bien vite, soulagée si c'est bien le mot le plus approprié. Je reste prostrée dans mes douleurs. Du sang continue à couler de mes entre-cuisses. Je tombe assise derrière la porte poussant sur le bois pour être certaine qu'elle ne puisse pas s'ouvrir. Je me couche sur le côté pour tenter de soulager mes maux du bas-ventre. Le souffle est plus court. Je pleure dans un mutisme indifférent, non sur son sort que j'avais, depuis de longues semaines, accepté, mais pour ce même que j'ignore et que j'abandonne comme j'avais été abandonnée, bien longtemps avant ma naissance. Un peu d'humanité quand même, mais qui peut dire ce qu'il aurait fait en pareille circonstance. Je pleure, rassurée que mon secret le restera encore... quelque temps, le visage défait. Cet endroit est devenu un tombeau, celui d'une vérité. Les images précédentes ne resteront pas imprimées sur ces murs bien trop épais pour se souvenir de quoique ce soit.

Je me tords de douleur de nouveau, le temps n'a presque plus d'importance. La nuit protège le silence, nulle autre âme ne peut s'imaginer du drame qui se dessine là. Il me faudra réagir pourtant pour aller à la première messe du matin à six heures. Il faut que j'y sois et à peu près présentable pour crédibiliser le scénario que j'avais écrit sans un mot. Il reste du temps, à ce

qui me semble. Il n'y a pas d'heure affichée dans le couvent, exceptée chez la mère supérieure qui gère les rythmes de l'endroit. Je resterai ainsi quelque temps, prostrée dans mes douleurs et dans un temps qui n'existe pas pour qui que ce soit. Je n'arrive plus à réfléchir, seuls mes maux occupent mes pensées, je retrouve mon morceau de bois, témoin de mes afflictions, encore là. Le poids du silence, qui règne dans le couvent, pèse lourd sur ma vie enfin débarrassée de cet encombrant étranger à mes vœux, étranger à mes engagements civils et religieux. Le monde ne vaut plus rien, ni celui entre ces murs ni celui de l'autre côté où traîne la gamine. Le déshonneur est un refuge pour se raccrocher à un émoi, je tente de ralentir mon souffle, pour retrouver une récupération aléatoire. J'aurais tant voulu mourir dans cette épreuve pour fuir cette histoire que je n'avais pas voulue et surtout pas espérée, certaine aussi que ce n'était pas le saint esprit qui était passé par là... Je n'avais pas fauté et il faut que je paie seule cette déroute du temps. L'orphelin quitte mes préoccupations, maintenant, il me faut sauver la face, non aux yeux d'un dieu, lui doit savoir... mais aux regards des humains qui ne jugent que l'apparence, sans vouloir bien comprendre. Est-ce que mon esprit pourra retrouver une sérénité ? Je n'en sais rien et pense bien le contraire.



Comment ai-je pu cacher à mes sœurs une grossesse qui n'était rien de nerveuse ? Comment ai-je pu pratiquement gérer le moment de cette naissance ? Certes, la veille, j'avais réussi à justifier de violents maux de ventre pour m'isoler dans ma cellule toute la journée, coupée du monde.

Et puis, une lueur, au bas de la porte m'indique l'heure du réveil... dans une heure serait la première prière du jour. Avec bien des difficultés, je me relève. Puis, j'engage une toilette, nue dans ce froid poignant, montrant au vicelard des cieux le résultat de ses vils jeux. Je m'en moque, sans me voir dans le miroir, brisé à mes pieds, miroir d'une vie sans espoir. Toute courbaturée, j'ai bien du mal à me baisser pour une toilette intime et constate bien que mon ventre s'est bien dégonflé. Après avoir nettoyé les jambes, je n'ose plus approcher de mon intime théâtre de la pire des scènes que je n'aurais jamais voulues jouer. Je m'approche tout de même de mon bas-ventre, mais avec une telle répugnance que je vomis tous mes espoirs dans la cuvette et non pas ce que je n'avais pas mangé. Je voudrais frotter l'endroit jusqu'à ce que l'image de la bestiole disparaisse de mon esprit à jamais... mais il est trop tard.

Avec un autre gant de toilette rêche comme du crin, je lave le haut et constate sous ma main que ma poitrine est restée avantageuse avec des tétons bien développés, cela me provoque

de la répugnance. Je tente de retrouver quelques fraîcheurs dans l'apparence, l'eau est toujours glacée, vivifiant la peau.

En fait, je ne mangeais plus beaucoup depuis longtemps, feignant de le faire pour perdre un peu de poids pour que ma grossesse ne se vit point. Mon corps avait bien perdu cinq à six kilos que la bestiole avait largement compensé. En ce matin, j'ai sans doute retrouvé le poids d'avant... d'avant, il me faut feindre maintenant, un peu d'embonpoint pour compenser le départ de l'erreur et retrouver une forme reconnaissable... gardienne du secret.

Il me faut nettoyer cette bure souillée des expurgations de mon corps. Avec une grande fièvre et un dégoût prononcé, je lave cette fringue austère, à l'eau froide, tournant presque de l'œil, écœurée, j'en ai des relents, presque encore à dégueuler. Je suis restée nue dans le froid qui n'a plus d'effet sur mon corps torturé. Au savon, je frotte vigoureusement jusqu'à une sudation prononcée, toujours complètement dans l'indécence de la vie d'une extralucide. Je replie la couverture et la roule enfermant mes éjections, le placenta, digne et naïve. Je serre très fort le paquet, l'attache avec une ficelle et le cache sous ma couche pour l'instant. Je m'en débarrasserai avant le repas du midi, le local à poubelles est tout près de l'entrée. Je jetterai alors le colis de la honte avant que la sœur en charge des

poubelles des cellules ne les vide dessus. Je me vêts d'une bure de rechange qui n'a pas encore servi à m'habiller, mais qui fut lavée de nombreuses fois pour la faire croire usagée. Je tente avec un bout du miroir de me retrouver, il me faut prendre conscience de ce que je parais. Le résultat n'est pas rassurant, les cernes noirs soulignent un regard perdu, les joues quelque peu rebondies, sont flasques, les rides prononcées ne dévoilent pas l'histoire, mais certain que la mère remarquerait bien quelque chose. Il faut y aller, les douleurs sont toujours excessives, les jambes flageolent, mais il faut montrer une certaine dignité. Je rassemble ce qui me reste de force, de mental aussi et tente de me rendre à la messe sans trop laisser rien voir. Pourtant, sous la capuche de la bure, les rictus tordent le visage de douleur, il faut baisser plus bas encore la tête pour que rien ne paraisse. Enfin, je suis presque à ma chaise et m'agenouille dans des maux extrêmes.

Les sœurs n'ont pas trop le droit à la parole, le silence affligeant des nones est de convenance avec l'évènement. Seule la mère supérieure a le droit de rompre le mutisme des voix.

— Sœur Marie-Thérèse ! Cela ne va pas mieux qu'hier. Vous semblez épuisée et bien souffrante. Retournez, ma sœur, dans votre cellule !

— Non ma mère ! Cela va mieux, je vous assure...

— Votre démarche est trébuchante...

— C'est un fait ma mère, mais je vous assure, j'ai plus besoin d'être avec vous pour prier que rester seule, ainsi...

La prière du matin se passe ainsi sans que quiconque ne puisse imaginer quoique ce soit, le secret tiendra encore quelque temps.

La mère supérieure m'ordonne un repos entre les sept prières du jour, ce qui m'arrange bien, je suis courageuse à la souffrance. Je sens bien pour autant que le bout de tissu que j'ai glissé dans la culotte sent l'humide, je dois encore perdre du sang. Tout est violence dans mon corps, les afflictions de l'esprit sont ridicules à côté et pourtant mon visage ne transpire rien, figé en une apparence de cire, évacué des sentiments.

Toujours rien, rien qui ne vient de la grande porte, l'orphelin est peut-être mort de froid ou enlevé par une personne en mal de maternité. Je tente, entre deux prières, scotchée à la porte de la cellule, d'écouter au travers de l'épaisseur indécente du bois, un quelconque bruit qui dévoilerait une activité inhabituelle qui viendrait de l'immense porte du couvent. Ma cellule est la plus proche du corridor qui mène à l'extérieur, seule issue pour une liberté des gens du dehors. Puis, le marteau cogne le heurtoir bruyamment et pas du tout comme d'habitude. Je comprends une urgence dans le geste. Sœur Bénédicte, dans ses

**gros godillots, martèle les pavés millénaires qui n'ont rien demandé. Malgré le pas pressé, sa démarche est reconnaissable entre mille, une démarche lourde de paysanne, la douceur, elle ne connaît pas. Elle manipule la serrure comme pour un bras de fer. Les bruits métalliques s'entendent d'outre-tombe. Puis, plus rien, qu'un silence que je tente d'entendre, d'écouter plus précisément. Puis de nouveau, l'agression des pavés par les semelles de la sœur s'entend.**

**— Mère Mathilde ! Mère Mathilde ! Vite... vite ! Il y a... un bébé... à la porte du cloître !**

**— Du calme sœur Bénédicte ! Je ne comprends rien ! Reprenez votre souffle ! Que se passe-t-il donc ?**

**— Un bébé ma mère... un bébé... abandonné !**

**— Comment ça ?**

**— Le facteur ma mère... en venant livrer le courrier a remarqué un grand panier devant le couvent... et dedans, il y a un bébé, un tout petit bébé...**

**— Mais qu'est donc cela ! Allons voir ma sœur, allez, allez !**

**La mère s'active aussi et toutes deux, comme deux folles échappées d'un asile, se ruent vers le porche, pas facile de courir avec ces bures. Elles doivent transpirer à grosses gouttes, l'activité physique n'est pas une activité habituelle ici. Je me fais toute petite, derrière ma porte. Moi aussi, je sue à grosses**

**gouttes, ma culpabilité pisse deux ou trois gouttes dans ma couche improvisée. Je pleure des larmes froides, glaciales même, sans un bruit. Je m'assois le dos à la porte pour que personne ne l'ouvre, tentant de protéger encore plus longtemps mon forfait. Puis de nouveau un silence agressif, long, trop long, puis de nouveau du bruit venant de la porte extérieure du couvent et du verrou et des pleurs d'un bébé... abandonné... par on ne sait qui... abandonné par une mère... Je ne suis qu'une sœur abandonnée par les dieux, même par un seul serait de trop. Notre père, qui est aux cieux, tu as bien abandonné Christian quand même ! Et celui-ci ne fut pas l'œuvre du saint esprit, ni d'un sain d'esprit.**

**Au diable les croyances ! J'ai, moi, d'autres priorités en ce moment. Je suis toujours assise, le dos contre le bois de la porte, priant qu'elle ne s'ouvre point, priant que personne ne devine ce qui s'était passé là, la prison du demain d'un enfant qui n'a pas demandé à être ni à naître.**

**Les bruits des pas, les cris de l'enfant s'étouffaient... puis bientôt, plus rien, même pour une ouïe si attentive, si affûtée. Je suis soulagée. Je retrouve un souffle plus posé. Le silence replonge les pensées en une incertitude, en doutes insondables, bientôt insoutenables et j'attends encore et encore.**

**J'attends aussi que la cloche du petit-déjeuner retentisse, grand mot pour un frugal moment, pain rassis et café, le luxe n'existe pas ici, même les mots sont rares, que dans le nécessaire, que dans l'urgence. La parole est la seule richesse, ainsi les pensées utopiques des sœurs à un dieu, prières insipides de mariées stupides à un Christian toujours insatisfait. L'incertitude triture les méninges, les pensées sont en désordre.**

**Alors, le monde se croit beau ! Au pays des bonnes sœurs, tout devrait être trop propre, vierge sans aucun doute. Leur vie, précédant le couvent, devrait être aussi privée des plaisirs comme si nous étions nées, déjà promises à ce Christian qui serait le plus beau maquereau du monde tant il aurait de femelles à sa botte. N' imaginez pas autre chose, avant, nous étions aussi des jeunes femmes avec des envies, des phantasmes, des plaisirs inavouables que la bonne conscience des cul-bénis condamneraient. Bien que ceux-ci aussi, sous des draps protecteurs, cachent la perversité qu'ils reprochent aux autres.**

**Ne me jugez pas avant tout, sans savoir, sans connaître mon passé, mes obligations, mes souffrances.**

**Toujours ce silence qui stresse les neurones torturant les certitudes. Je retiens mon souffle comme le condamné avant que la lame ne tranche sa vérité. Je transpire encore me vidant de mes cris qui s'étouffent dans le bois de cette porte. Je me croise les doigts mortifiant les phalanges jusqu'à presque briser les os. Et toujours rien, les minutes succèdent aux secondes. L'interminable inconsistance du temps torture le regard intérieur enfoui dans ses douleurs, physiques et morales. Puis, comme une délivrance qui n'en est pas une, la cloche nous appelle pour un petit-déjeuner qui n'en est pas un. Je me redresse enfin, tente de relever le buste au mieux.**

**Je sens mon désarroi trop visible, comme toute mon apparence, je me pense miroir de mes maux. Je me décompose plus encore et me décide enfin, à rejoindre mes sœurs presque comme si rien n'était. Que la porte est lourde à entrouvrir en cherchant du regard un autre plus inquisiteur. Les douleurs toujours vives perturbent la démarche, l'apparence et le comportement. Je me concentre alors à être le plus commun possible, tente à ne rien éveiller dans l'esprit d'une des sœurs. La première sœur que je rencontre est plongée déjà dans ses**



prières, puis les autres aussi, pourquoi donc les choses changeraient ? Pourquoi cela serait-il en fait différent ? C'est mon subconscient qui tire l'imagination, la mère supérieure non plus ne prend plus d'attention à moi, chacun me pense si mal en mes douleurs qu'il n'est pas besoin d'y revenir, cela m'arrange bien. Nul besoin de justifier quoique ce soit au moins pour l'instant.

— Mes sœurs !...

La mère prend la parole, ce qui est bien rare, certainement qu'il se passe quelque chose d'inhabituel dans le couvent avec un ton grave et distinct, bien plus grave que pour un sermon.

— Mes sœurs ! Un événement imprévu et exceptionnel est arrivé. Une âme fragile nous a confié un petit bébé devant la porte de notre couvent. Vous l'entendez pleurer ! L'une d'entre vous a-t-elle un peu d'expérience des bébés dans une vie antérieure, le temps qu'un docteur et que les gendarmes arrivent au moins.

— Ma mère ! J'ai pratiqué un peu dans une maternité, cela devrait sans doute suffire !

— Sœur Geneviève, prenez donc l'enfant et menez-le dans la sacristie !

— Mais ma mère pour le nourrir, il faudrait du lait !

— Le médecin arrive avec. Le facteur s'en occupe !

— Bon mes sœurs ! Retournez à la prière !

Et tout redevient comme si rien n'était. Des chuchotements de curiosité s'étouffent dans un silence séculaire vite retrouvé, à croire que rien ne s'est passé ici, même le trublion semble évanoui dans les pierres trop épaisses pour supporter l'infamie. Les prières succèdent aux prières dans une habitude retrouvée et dans une sérénité éternelle.

Je ne sais plus quoi penser, mes prières ne sont plus très sincères, plutôt une simulation d'expression singeant mes sœurs pour ne pas paraître différente. Je suis soulagée, un vide maintenant m'habite, un vide de rien, de certitude, un vide quand il y a eu un trop-plein. Même la douleur semble moins présente, elle tord plus le corps que la raison. Personne ne fait un quelconque rapprochement avec mes maux. L'enfant va bien d'ailleurs. Je sors de mon cauchemar comme si rien ne s'est passé. Le temps de la prière, je revis un peu.

Puis, je retrouve ma cellule et son calme précaire. De nouveau, je m'assois derrière la porte, je me bloque contre elle, patientant des heures plus sereines entre douleurs extrêmes. J'entends bien les passages répétés et bruyants et sans doute du toubib et des gendarmes qui ne respectent en rien la quiétude séculaire de ces murs. Je commence à penser que tout en restera là, que ce passé est un passé à oublier, mais peut-on oublier

**l'inoubliable ? Le temps reprend sa patience destructrice, il inhibe la volonté et l'espérance, mais il passe... m'oubliant un instant, dans ma prostration, sans certitude, me laissant en une suspension de temps qui ne garantit plus rien.**

**Puis le jour passe, la nuit trépassé, un autre jour, une autre nuit et plus rien ne dérangerait le calme revenu au couvent... »**

## **Chapitre 2 : La recherche d'une vérité.**

— Dis maman ! Dis !

— Quoi donc ma petite puce ?

— Ma petite puce ! Non mais j'ai vingt ans quand même !

— Tu as raison ma puce ! Quoi donc alors ?

— Peux-tu venir t'asseoir et m'expliquer ?

— Oh je n'aime pas ceci ! Le ton de ta voix est bien trop sérieux, je sens l'embrouille !

— Oui... allez, viens là ! Veux-tu un café ? Ou autre chose à boire ?

— Non, non, je sens les choses désagréables revenir dans tes mots.

— Ça y est, tu es bien installée ! Voilà, je m'excuse d'avance, mais je veux revenir sur mes origines... non, non... attends un peu... je suis Ophélie l'orpheline, vous m'avez adoptée et je veux savoir qui sont mes parents biologiques !

— Nous en avons déjà parlé... je n'en sais rien, je te l'ai déjà dit !

— Alors, voilà ! Toujours au même point, comme à chaque fois. Maman, je ne comprends pas cette fuite en avant, je suis certaine que tu sais quelque chose et que tu ne veux pas le dire.

— Non, non ! Je te l'assure !

— Bon, bon ! Mais il y a aussi autre chose que je voudrais savoir. Je te sens énervée ! Tu n'aimes pas qu'on parle de ton passé... tu as quelques choses à cacher ? J'aimerais savoir, j'aimerais comprendre pourquoi vous m'avez adopté ! Tu as toujours fui cette question. J'ai vingt ans et je dois savoir !

— C'est délicat Ophélie ! Ce sont des souffrances de mon passé que tu veux que je rouvre...

— Oh maman, j'ai besoin de savoir...

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Pour tes parents biologiques, je ne sais rien, mais rien du tout, tu le sais bien, tu me fais radoter. Ce sont les règles dans l'adoption d'une jeune orpheline. Cela ne veut peut-être pas dire qu'il n'y a pas de nom dans le dossier de la DDASS...

— Cela n'existe plus la DDASS. Mais ce n'est pas grave, je sais où il faut aller. Mais pourquoi donc m'avoir adoptée alors que vous pouviez avoir des enfants !

— Tu veux rouvrir des blessures qui me font trop mal ma fille, laisse-moi !

— Ne t'énerve pas maman... ne t'énerve pas ! Tu racontes toujours la même histoire... je comprends... je ne t'en parlerai plus !

— Excuse-moi ma puce, excuse-moi ! Je veux bien un café, un grand corsé...

— Oui, reste-là ! Ne bouge pas ma petite maman !

Virginie avait encore réussi à évacuer le problème, rassurée qu'Ophélie stoppe ainsi la conversation. Ce n'était pas la première fois et à chaque fois, la même pirouette, le même artifice. Demain le ciel serait de nouveau bleu, jusqu'à une autre fois, mais enfin encore un secret qui le restera pour quelque temps.

Il est dit qu'il ne faut pas rouvrir les tombes du passé, elles renfermeraient tant de blessures assouvies que les cicatrices pourraient saigner de nouveau. Et les douleurs du mal pourraient être bien pires...

Ophélie préparait le café, elle ne supportait plus les évasives esbroufes de Virginie. Il lui fallait savoir, elle avait rendez-vous à l'orphelinat où elle fut accueillie bébé et puis avec Angélique une journaliste. Elle adorait sa maman, mais l'appel du sang des vérités cachées semblait bien trop fort.

— Ton café maman comme tu l'aimes bien !

— Merci ma fille, merci !

— Bon ! Maman arrêtons-là ! J'ai pris contact avec la DDCS pour avoir accès à mon dossier.

— Fais donc ! Fais donc !

Virginie retrouvait de l'allant, elle pensait que je ne trouverais rien, c'est certain, elle ne voulait pas que les choses

changent. Elle craignait que toute nouvelle information, sur les parents biologiques, changerait les rapports affectifs qu'elle avait avec sa fille. Cela se lisait dans son regard, plus pétillant, le visage moins tendu et une tenue plus droite sur la chaise.

— Bon maman ! Je pars travailler, nous en reparlerons quand même.

— Oui, oui...

Elle était bien débarrassée de la situation, une fuite en avant qui lui permettait de mieux respirer, elle était soulagée pour quelque temps.

Quelques jours plus tard, Ophélie se rendait à la maison, l'orphelinat tel qu'il n'est plus baptisé maintenant. Elle n'avait pas de souvenir de cette époque, arrivée bébé sans doute et elle en était partie si jeune, quel âge... environ trois ans... Non, elle ne pouvait se souvenir de quoi que ce soit et pourtant rien ne lui semblait si inconnu, sans doute des images qu'elle s'était fabriquées, à force de lire, d'entendre ces choses-là.

C'était une vieille bâtisse qui se dressait massivement dans un parc enserré dans la ville, isolé des vivants par un haut mur de pierre qui rendait peu visible l'endroit. Un grand portail de fer corrodé, hérissé de pointes agressives et bien bardé de

plaque de ferraille, fermait définitivement l'endroit au monde extérieur. On sentait bien qu'une fois ici, il était difficile d'en sortir.

Après avoir appuyé sur une sonnette, une personne vint ouvrir, il lui fallut du temps, on entendait son pas bruyant dans le gravier crissant, le monstre de métal qui gémissait sur ses gonds manquait cruellement de lubrifiant comme toute administration qui gère ces enfants.

— Bonjour ! Nous vous attendions ! Je referme et verrouille, il faut éviter les fugues...

— Il y a combien d'enfants ici ?

— Une bonne cinquantaine... autant de filles que de garçons... de bébé jusqu'à une dizaine d'années...

— J'ai vécu ici ! Deux ou trois ans, je ne me souviens pas ou plus... je n'ose pas imaginer les enfants d'ici !

— Moi aussi je suis d'ici... enfin quand j'étais petite et puis ils m'ont embauché quand j'ai eu l'âge de travailler.

— Je pense souvent à ceux qui restent longtemps ici, j'ai eu la chance d'être adoptée dans une belle famille, avec une maman pire couveuse qu'une poule.

— Pour moi, cela ne s'est pas fait. Il faut dire que je n'étais pas facile, j'ai été abandonnée par mon père et maman est décédée, j'avais déjà six ans...



— Comment cela se passe maintenant ?

— Cela n'a pas beaucoup changé depuis ton époque, tu sais. Les problèmes restent les mêmes. On arrive chez la directrice, c'est elle qui va t'accueillir, elle n'est pas facile, mais c'est une femme de mérite !

— Merci ! Bonne journée, on se reverra peut-être !

— Ah qui sait, à bientôt !

Ophelie se trouvait devant une porte, simple porte ouverte malgré le frais du dehors...

— Entrez... entrez mademoiselle ! Je suis ici au fond de la pièce !

Ce n'était pas un bureau d'accueil de quoique ce soit, juste une pièce où on stocke tout un bordel.

— Bonjour madame !

— Désolé de vous recevoir dans ce bordel, j'y recherche des décorations de Noël. C'est rangé, c'est certain, mais où !

— Ce n'est pas grave ! Je peux patienter !

— Je reviendrai tout à l'heure ! Allons boire un café et discuter ! C'est quoi votre nom déjà, je n'ai pas pris mes notes, désolée !

— Celui qu'on m'a donné ici... Ophelie Panier... cela fait à peu près une vingtaine d'années.

Elle était particulière, ressemblant bien à l'endroit, abandonnée des autres, habillée bien simplement, coiffée de même, une personne simple, mais qui montrait une certaine fermeté dans son propos. Certainement bien dans sa fonction, si pour elle, cela en était une, sans doute plus une passion, Ophelie était impressionnée, même si cela faisait longtemps qu'elle avait quitté l'endroit, elle ne s'en rappelait rien bien entendu, mais elle comprenait la détresse qui s'entendait dans ces murs.

— C'est toujours impressionnant quand on vient ici la première fois, même si pour moi, cela n'est pas la première, mais cela fait si longtemps. Vous préférez un café ou un thé ? Il n'y a pas beaucoup de choix... les budgets...

— Un café s'il vous plaît !

— Assoyez-vous, je vais le faire réchauffer aux micro-ondes.

Ici était une petite salle, une petite pièce qui servait à se rencontrer, on y ressentait la vie...

— Attention il est bien chaud ! Sucre ?

— Non merci, sans !

— J'ai regardé votre dossier Ophelie, pas grand-chose dedans malheureusement. La seule chose que je puis vous dire, c'est qu'on vous a trouvé devant la porte de service de l'abbaye,

**un matin, un 30 février. C'est le facteur qui a remarqué un panier en osier avec vous dedans, lors de la remise du courrier.**

**— Rien sur mes parents naturels ?**

**— Quoi qu'il en soit, je n'aurais pas le droit de vous en parler. Et de toutes les façons, nous n'avons rien trouvé, pas de lettre, rien qui permette de vous identifier. On vous a trouvé peu de temps après votre naissance, votre toilette était grossière, faite par quelqu'un qui n'avait aucune expérience, de même pour la coupe du cordon. Maintenant, c'est tout ce que nous savons et c'est très bien ainsi, maintenant vous en saurez peut-être plus par la DDCS.**

**— Je ne me faisais pas beaucoup d'illusion en venant vous voir. Je savais que certaines informations étaient confidentielles. Mais ce que vous me dites, c'est déjà bien mieux que ce que je ne savais. Dans mon imagination, je vais reconstruire des bouts de ce manque de vie.**

**— Cela fait plaisir de revoir une adulte, passée par ici et qui est tombée dans une bonne maison !**

**— C'est vrai, maman est un ange, mais j'ai les mêmes problèmes que les autres... c'est la vie... je crois.**

**— Je vous ai préparé une liste d'organismes ou d'associations qui pourraient vous aider dans votre recherche. Je vous le répète, je ne peux rien de plus pour vous.**

— C'est bizarre de revenir ici sans se souvenir qu'on y soit passé. Où ils sont les petiots ?

— Ici, il n'y a pas grand monde, surtout en journée comme cela, il ne reste que les petits qui sont en attente de famille, les autres sont dans leur famille d'accueil ou bien en classe pour ceux qui vivent ici le soir.

— Je vous remercie de votre accueil, l'endroit est émouvant, il y a tant de souffrances et d'espoirs aussi.

— C'est tout à fait cela, mais je ne retiens que l'espoir pour chacun de ces enfants...

— Merci encore !

— Si vous souhaitez repasser une autre fois prendre un café !

— Je n'y manquerai pas...

Elle retrouvait sa solitude des espoirs refoulés, mais aussi des détails qui lui permettraient de dessiner plus précisément ses conditions de naissance.

Elle quittait l'endroit se retournant avec un dernier coup d'œil, un sourire aussi. Ici fut un bout de sa vie qu'elle ne se souvenait pas.

Elle avait vite retrouvé les bruits de la ville, plus rassurant sans doute. Elle devait retrouver une journaliste dont on lui avait parlé, Angélique Lelievre du journal « La Vérité ». Elle recherchait où elle avait pu noter l'endroit où se trouvait le journal. Elle en était à quelques pas.

— Bonjour ! J'ai rendez-vous avec Angélique Lelièvre !

— Entrez, entrez ! Il fait meilleur ici ! Elle vous attend dans la petite salle à gauche !

— Merci !

— Bonjour ! Je suis Angélique Lelievre ! Assoyez-vous ici, mais prenez vos aises avant !

— Je suis Ophelie Panier ! Merci de me recevoir !

— Voulez-vous prendre un café ou une autre boisson chaude ?

— Non, non je viens d'en boire un...

— Que puis-je donc pour vous Ophelie ? Je n'ai pas tout compris au téléphone.

— Voilà, je suis orpheline et je recherche mon passé de bébé avant que je sois adoptée ?

— Je ne vois pas comment je puis vous aider !

— Évi m'a dit tant de bien de vous ! Je pensais que vous pourriez m'aider à franchir quelques portes...

— Vous connaissez Évi ! Cela fait plaisir d’entendre parler d’elle !

— Nous travaillons ensemble dans une association qui aide les sans-abris !

— Je comprends mieux ! Je l’ai vue la semaine passée, comme chaque semaine, elle semble bien s’en sortir !

— Elle est très courageuse, elle sait d’où elle vient, elle commence à comprendre où elle veut aller...

— Bon ! Eh bien, racontez-moi donc ce passé de bébé !

Ophelie détaillait ce qu’elle savait de sa naissance, en fait plutôt ce qu’elle imaginait de celle-ci...

— Une histoire bizarre... que faire donc ? Je vais réfléchir, je pense peut-être passer chez les bonnes sœurs. Et puis... je ne vais pas en parler au journal, c’est trop personnel. Pour toi, le risque serait grand de te faire lapider par la rumeur publique.

— C’est bien ce que je pensais... c’est bien déjà si vous pouvez aller là-bas, je n’ai pas le courage de retourner où je suis née... une deuxième fois, au moins aux yeux de la société.

— Je comprends ! Bon... d’abord, on se tutoie si cela ne te gêne pas... je ne sais pas trop faire le contraire. Et puis, le problème, avec tes parents... je ne pense pas que ce soit un cas

si rare. Je vais demander à Laurence... ma compagne de se renseigner... elle est avocate...

— C'est bien ce que m'a dit Évi ! Je suis contente de t'avoir rencontrée...

— C'est sympa Ophelie, mais il ne faut pas non plus que tu espères que tout va changer comme tu le penses. Je te tiens informée de ma visite chez les sœurs...

— Merci, merci encore... à bientôt,

Ophelie, repartait la démarche plus nonchalante, quelque part soulagée... en fait elle ne savait pas de quoi encore, mais soulagée... elle avait aussi parlé d'un bout de sa vie à une presque inconnue et ça c'était bien une première fois.

— C'est qui ? Angélique !

— Ah Pierre ! Une jeune fille en recherche de vérité sur sa naissance.

— Une orpheline à qui on n'a pas dit toute la véracité de ses manques. Un sujet délicat ! Tu veux un encart pour écrire un article ?

— Non, non Pierre... je te remercie... je vais voir comment l'aider... c'est une amie d'Évi... tu as raison, c'est bien délicat.

**En cherchant ce qui te manque, tu risques de trouver ce que tu n'as surtout pas besoin...**

**— C'est certain, rien ne sera plus comme avant... et quelquefois surtout pas comme on l'espérait. Tu veux un café ?**

**— Ce n'est pas de refus ! Elle me perturbe déjà cette Ophélie... avec un si joli prénom, on ne devrait pas avoir le droit aux soucis... comme si les ennuis tombaient en fonction du prénom que les parents choisissent... je raconte des conneries...**

**— On va au bistrot en face si cela ne te gêne pas !**

**— Non, non, bien au contraire ! J'aime bien les bistrots...**

**Angélique était devant la porte de servitude de l'abbaye, elle était suffisamment bien indiquée pour ne pas se tromper. Elle frappait le bois, puis patientait, pas très pressée pour autant. Dans son subconscient, pas toujours objectif, elle imaginait bien les bonnes sœurs prendre le temps de faire les choses. A cette heure, il n'y a pas de prière, en fait elle n'en savait rien. Ses pensées délirantes tuaient le temps sans qu'elle s'en aperçoive et la porte s'entrouvrit...**

**— Ma sœur... que puis-je pour vous ?**



— Je voudrais rencontrer votre mère, j'ai rendez-vous avec elle !

— Je vais voir mademoiselle ! Vous vous appelez comment ?... Madame Lelievre... merci de patienter

Elle referma la porte sur les pieds d'Angélique, elle retombait dans ses pensées presque irréalistes, on devine la vie d'ici en fonction de ses connaissances. Elle en savait peu sur la vie en cloître, ou en abbaye, ou derrière ces grands murs de pierre qui enferment des solitudes à la prière.

La porte gémit de nouveau...

— Suivez-moi ma sœur ! Notre mère va vous recevoir...

Le silence était retombé, seul le bruit des pas sourds des sandales et un peu plus métallique pour les chaussures ressemelées d'Angélique, dérangeait la quiétude séculaire des pierres qui portait le respect de l'endroit. La petite bonne sœur marchait droit, sans faillir, elle se réimprégnait du silence que promet la congrégation, sans se retourner non plus, sans s'inquiéter si sa visiteuse était vraiment dans son pas. Angélique avait retrouvé sa curiosité malade, les yeux scrutaient chaque endroit des pierres et d'ailleurs, l'ouïe attentive au moindre gémissement, la narine active s'imprégnant des restes des effluves d'un temps si différent. Puis la petite nonne stoppa son élan...

— C'est ici ma sœur... veuillez bien attendre notre mère !

— Merci... ma sœur...

Le temps retrouvait une saveur bien fade, difficile d'imaginer qu'ici une pendule puisse pousser ses aiguilles pour compter quelque chose. Il est figé dans les pierres qui ne transpirent plus rien que ce maudit silence...

— Mademoiselle, je suis mère Mathilde !

— Désolée, j'étais ailleurs... excusez-moi ! Bonjour ma mère !

— Merci de me suivre ! Nous rejoignons la bibliothèque !

Angélique se retrouvait encore une fois, seule, presque seule. Ce devait être une habitude en cet endroit. Il est vrai qu'ici le respect du silence était basique et quelque part Angélique ne trouvait pas ces instants trop pesants. Elle aimait se retrouver seule en ses pensées, mais dans des endroits plus habituels ... ici c'était plutôt flippant...

La bibliothèque.... Une pièce bien lumineuse, mais tout aussi austère, même les reliures des livres ne donnaient pas envie de rester. Une pièce sans histoire, avec un pan de mur complet garni de dos de livres en cuir véritable montrant le nom de l'auteur et de l'éditeur bien entendu. Il semblait bien qu'au premier coup d'œil, tout était bien poussiéreux et sur les étagères et dans les écrits qui dataient d'un autre âge. Bien

entendu que tout ici transpirait religion, une seule religion, une sorte de conditionnement sectaire. Cela ne donnait pas envie de sortir une reliure de son sommeil.

— Ma fille, quel est le but de votre visite ? Vous êtes journaliste si j'ai bien compris ! Assoyez-vous donc ! Mais avant de commencer, je vous demanderai que rien, rien de cet entretien, ne transpire dans votre journal, n'est-ce pas !

— Bien entendu, ma mère ! Je ne suis pas ici en tant que journaliste, seulement pour aider l'amie d'une amie. Je viens vous entretenir d'une histoire qui date d'une vingtaine d'années... le bébé abandonné à votre porte...

— Je me souviens bien, nous nous souvenons bien... il est bien rare qu'un évènement vienne troubler le calme de notre abbaye... mais en dehors d'avoir accueilli le bébé proprement dit, il ne s'est pas passé grand-chose.

— Il s'est dit peut-être trop de choses, les mauvaises langues aiment bien tricoter des histoires sur des faits de ce genre. J'ai cherché dans mon journal et n'y ai pas trouvé grand-chose non plus. Si j'abusais, je vous demanderais de me raconter ce que vous en avez vécu.

— Cette histoire est bien simple pour autant. Elle ne mérite pas tant de mystère, c'est un drame certain et notre dieu a épargné un enfant d'une mort assurée. Il a, dans sa bonté

suprême, donné à une âme égarée le bon jugement en laissant devant la porte son bébé, à peine né, dans un panier en osier. C'est vraiment tout ce qui s'est passé. Ensuite, le facteur s'est occupé d'appeler un médecin et les gendarmes. Ah oui ! J'oubliais, c'est le facteur, en apportant le courrier, qui fit la découverte du panier.

— Ma mère ! Dans ce panier, n'y avait-il pas une lettre, un mot, un objet... ?

— Non, non... je ne pense pas... c'est sœur Bénédicte qui a recueilli l'enfant et puis sœur Geneviève qui l'a pris dans les bras quand il s'est mis à pleurer. Nous ne l'avons pas laissé dans son panier. Rapidement, un médecin fut ici, qui l'ausculta et puis les gendarmes sont arrivés. Nous n'avions aucun confort, alors ils décidèrent d'emmener l'enfant...

— Ce sont donc les gendarmes qui ont emmené le bébé dans son panier...

— Oui, ma fille ! Voyez cette histoire est bien simple... simple... peut-être pas pour le bébé... enfin la jeune femme maintenant.

— C'est lui... enfin elle qui m'a sollicitée, pour vous rencontrer, elle n'avait pas la force de revenir ici. Elle est dans une bonne famille, mais elle voudrait connaître sa famille naturelle, son histoire d'avant...

- Je comprends bien ma fille ! Mais je n’y puis rien de plus.  
— Ma mère, je vous remercie... merci encore...

La petite bonne sœur, qui avait conduit Angélique, la raccompagnait toujours avec ces bruits agressifs des chaussettes qui défient un pavé pourtant pas très vindicatif. Le pas était sérieux comme sans doute tout doit l’être ici. Puis, Angélique se trouvait dehors sans presque une excuse, presque éconduite.

« Ce n’est pas là que je finirai ma vie, c’est d’une tristesse ! »

— Dis ma Lolo !... Ouais, ouais... ambiance bizarre... je te raconterai tout à l’heure... mais rien d’étonnant... non, non, je ne vais pas lui en parler tout de suite... nous en parlerons ensemble avant... bisous ma puce.

— Alors, ma Lili ! Comment s'est donc passé cette visite ?

— Attends que je me désape ma puce ! Et le bisou, c'est de trop !

— Désolée ma Lili, désolée ! Bisou... n'abuse pas non plus !  
Donne-moi ton manteau... ça va là !

— C'est beaucoup mieux ! Dis donc ! Même le petit porto est prêt, devant la cheminée... c'est bien quand même, de temps à autre que les enfants prennent du bon temps avec les mamies...

— C'est bien vrai ! Viens t'installer !

— Tu es maligne... et très curieuse... Eh bien chou blanc ma belle. Pas grand-chose à se mettre sous la dent. La mère m'a raconté la même histoire que celle que j'ai lue dans le journal de l'époque... Ce qui est plus curieux, c'est l'endroit et comme y vivent des femmes... avant d'être des sœurs. Le silence est la règle, tu entendrais une mouche volée.

— Et pour le bébé !

— Un abandon devant la porte de service. Ce qui est curieux, c'est que les gendarmes ont embarqué le bébé, presque aussitôt.

— Qu'est-ce qui t'étonne donc ?

— Que ce soit des hommes qui ont emmené le bébé alors qu'en l'endroit il y avait une vingtaine de femmes, certes sans beaucoup d'expérience, mais quand même des femmes...

— Elle t'a dit que les gendarmes étaient des mecs ?

— Maintenant que tu le dis... non... il y avait peut-être une gendarmette... Ce qui est intéressant, c'est que c'est une nouvelle piste pour Ophélie.

— C'est clair... tu vas lui en parler ?

— Bien entendu, c'est normal non !

— Oui, oui ! Tu trinques ma chérie !

— Demain... pour lui en parler... bisous encore.

— Les bonnes sœurs t'ont excitée !

— Toi... déjà branchée. Allez hop au plume, profitons de cette solitude complice.

Laurence ne se le fit pas dire deux fois, elles disparurent plus vite vers les secrets intimes des corps, dans les silences des murs complices.

— Allo ! C'est Angélique !... Oui, oui, j'y suis allée, peut-on se voir pour en parler ? Je n'aime pas parler de cela au téléphone... Tantôt au journal... c'est d'accord... disons 14 heures... ok.

— Tu n'as pas l'air d'être bien pressée ce matin, ma Lili ?

— Je vais prendre du temps avec toi. Je ne vais au journal que vers 11 heures, je déjeunerai chez Ginette... si cela te dit !

— Non, ce n'est pas possible séance au tribunal aujourd'hui, je ne suis pas sortie de l'auberge. Encore une grosse journée, avec un peu de chance, je ne rentrerai pas avant 22, 23 heures.

— Je reste avec toi jusqu'à ce que tu partes !

— Dépêche-toi, je pars dans une demi-heure !

— Tant pis, je t'attendrai ce soir, je vais rentrer de bonne heure pour profiter un petit peu de nos garçons et de nos mères.

— Tu sais me mettre les boules... ce n'est pas sympa ma Lili !

— Oh je ne l'ai pas fait exprès !

— Veux-tu un café ? As-tu vu le cahier de liaison de Réré ?

— Oui pour le café ! Oui pour le cahier de liaison ! Le cahier de liaison... il est bien, c'est un bon petit bonhomme...

— On dirait des remarques pour une petite fille ! Tu ne trouves pas ! A ne vivre qu'avec des femmes, il prend peut-être des habitudes féminines !

— Qu'est-ce que tu inventes encore là ma Lolo ! Ton, notre petit gars est comme tous les enfants, il est un enfant calme, très calme, c'est certain, qui aime les activités plus culturelles, plus que d'autres garçons sans doute. Mais il n'y a rien de grave là-dedans, bien au contraire, tu devrais être fière !



— Mais je suis fière ! Je me pose des questions, je ne voudrais pas qu'un jour, il nous reproche d'être par notre faute !

— Tu as sans doute raison, il vaut mieux y penser avant que ce ne soit trop tard, mais malgré tout, je reste persuadée que sur ce coup-là, tu n'as pas à t'inquiéter.

— Je te remercie ma Lili ! Bon, j'y vais... à ce soir... bisous ma belle...

Laurence quittait sa compagne quelque peu rassurée, à force de se poser trop de questions, elle ne devenait plus objective dans ses pensées. Angélique était plus réaliste, plus cohérente, alors l'entendre parler ainsi était rassurant.

Angélique se préparait pour une journée studieuse presque entièrement dédiée au journal...

Il était presque 14 heures... Ophelie était déjà là...

— Entre, Ophelie, entre ! On va s'installer dans la petite salle, veux-tu un café ?

— Merci, sans sucre ! Alors, tu as pu voir quelqu'un à l'abbaye ?

Elle était pressée d'en savoir plus, c'était compréhensible... quand on cherche des véracités sur son passé, on s'impatiente d'en savoir plus. Angélique ne la fera pas patienter plus.

— J'ai rencontré la mère supérieure, sans difficulté. Elle m'a parue bien complaisante... mais elle n'en sait pas beaucoup plus. Tu as bien été retrouvée devant la porte de service de l'abbaye. La porte de service n'est pas l'entrée principale notamment de la nef, loin s'en faut, c'est une porte discrète, mais bien indiquée. Mais c'est l'accès de tout ce qui gravite autour des bonnes sœurs. L'information nouvelle vient peut-être de la suite. Les sœurs t'ont accueillie, pour te mettre plus au chaud, je dis bien plus au chaud, parce que là-bas, ce n'est pas la fournaise, c'est un autre sujet. Alors, je disais.... Ah oui ! Elles t'ont accueillie jusqu'à ce que les gendarmes et les secours soient arrivés. Les gendarmes ont décidé de t'embarquer avec eux, considérant que tu serais mieux traitée par les services sociaux. En fait, la suite de ton histoire s'est passé dans le fourgon de la gendarmerie, désolée, c'est une petite blague...

— C'est déjà cela, ils ont sans doute rédigé un procès-verbal de ce qui s'est passé, non !

— Sans doute, c'est dans leur mode de fonctionnement. Que veux-tu faire maintenant ?

— Je ne sais pas comment on demande d'ouvrir les archives de la gendarmerie...

— J'ai peut-être une solution, je peux demander à Laurence, elle doit connaître la procédure, si tu veux je peux lui demander !

— Pourquoi pas ! Mais je commence à abuser, surtout de ta compagne. Cela ne va pas la gêner ?

— Nous sommes semblables, nous aimons bien aider les autres. Désolé, c'est maladroit ! Non cela ne posera pas de problème.

— Cela m'arrangerait, car je vais devoir m'absenter pendant quelques mois, je vais faire une formation dans la capitale, ce qui va me couper de ce monde d'ici et qui va m'occuper intensément, je pense.

— Je comprends, je te redis cela rapidement, tu pars quand en fait ?

— Pas ce lundi, mais celui de la semaine d'après.

— Si Lolo peut te donner des informations avant, je t'enverrai un message si tu le veux bien. Pour après, c'est à toi de nous dire comment te joindre.

— Par message, je pense que mon téléphone sera en mode avion la plupart du temps, cela ne te gêne pas ?

— Non, non bien entendu...

— Il faut que j’y aille ! Maman n’est pas très en forme, je veux être près d’elle, mon père est comme toujours par monts et par vaux. Il est très occupé...

— C’est plaisant de te revoir, à bientôt Ophélie !

— Dis Angélique ! Elle prend l’habitude ta petite protégée !  
Je blague.

— C’est vraiment une fille perdue... elle m’interpelle !  
Comme on dit !

— Je comprends ! Je te connais bien Angélique, tu es partie dans une nouvelle aventure humaine... des souffrances en vue... pour toi aussi.

— Une jeune fille qui cherche son authenticité, sa vérité, cela mérite quand même qu’on passe un moment au moins à l’écouter.

— Je sens qu’on va se faire des amis... dis ! Tu as regardé le reportage sur Évi, hier soir ?

— Tu penses ! Je n’allais pas rater une aventure pareille !

— Si tu savais comment nous avons été débordés au téléphone. C’est bien... très bien et s’il fallait repartir dans une aventure pareille, nous te suivrions les yeux fermés... Pas pour tes beaux yeux Angélique... mais pour ton sens de l’humain, ta

**responsabilisation sur la valeur de la vie des autres, surtout celles dont on ne veut pas parler.**

**— Merci Pierre ! Je n’y suis pas pour grand-chose ! Toi aussi, tu paies de ta personne et toute l’équipe du journal qui croit en nos aventures. Cependant, oui... l’humain c’est ma vie et aussi celle des gens que j’aime bien... je vais te laisser. Je dois retrouver aussi ma petite famille.**

**— Toujours aussi modeste Angélique, mais il n’y a rien à dire, nous t’apprécions comme tu es, bonne fin de journée.**

**— Dis ma Lolo, j’ai toujours besoin de toi... non pas pour cela coquine... c’est pour Ophelie ! ... et bien pourrais-tu avoir accès facilement aux archives de la gendarmerie ? ... Il faut un motif officiel d’un procureur... tu t’en occupes... tu as ouvert un dossier pour Ophelie et tu as suffisamment d’argument pour faire ressortir le dossier et le consulter... ma chérie tu es un ange... bisous à tout à l’heure.**

### **Chapitre 3 : Le colis empoisonné.**

**Le lendemain soir.**

— **Bonjour tout le monde !**

— **Bonjour Angélique !**

— **Bonzour Lili, tu fais bizou !**

— **Elle est là Lolo ?**

— **Dans la cuisine !**

— **Bonjour ma puce !**

**Angélique profitait que les mains de Laurence étaient baignées dans l'évier pour la prendre par la taille, de dos, se coller contre elle et lui faire un gros bisou dans le cou ! Voire plus même !**

— **Ça va ma puce !**

— **Profiteuse ! Mais ne t'en va pas tout de suite ! J'aime bien tes attentions envers moi. Dis ! Tu as été longue ! Où es-tu donc partie traîner ce matin ?**

— **Au journal... tu ne vas pas me le reprocher !**

— **Non, non...**

— **Et toi qu'as-tu fait ?**

— Les archives de la gendarmerie...mais rien, rien de plus...  
j'ai lu le rapport, vraiment pas grand-chose.

— Dommage pour Ophélie ! Elle comptait sans doute dessus...

Je vais lui envoyer un SMS...

— Lili, Lili, y-a une lettre pour toi !

— J'arrive mon Lulu ! Je me lave les mains et j'arrive !  
Pose-là sur la table !

— Mais qu'est-ce que ce courrier ? Une enveloppe grise, je n'aime pas trop, on dirait un avis de décès !

— Qu'est-ce que tu dis ma Lili ?

— Elle dit « un préavis de décès. »

— Aurélien ! Tu déformes tout ! Laisse maman discuter avec Lili ! Ne fais pas la goule pour autant n'est-ce pas !

— Non, non, je vais jouer dehors...

— C'est cela oui et essaie de ne pas te salir, ce sont tes affaires pour aller au parc tout à l'heure !

— Oui... oui...

Laurence soufflait, ses enfants grandissaient et ils prenaient plus de place, dans la maison et dans sa vie...

— Tu disais ma Lili ! Regarde cette enveloppe ! On dirait un avis de décès... comme dans le temps...

— Bien ouvre-le !

— Oui, bien entendu, mais je ne ressens rien de bon là-dedans !

Elle prit un couteau de cuisine pour découper proprement le pli...

— Cela vient de l'abbaye des cisterciennes, à l'autre bout de la ville. Oh putain, c'est quoi ce truc-là !

— Dis Lili ! Les gros mots !

— Lis-moi cela ma puce, lis-moi cela ! Cela vient de la mère supérieure...

— Elle t'invite à retirer une petite boîte laissée à ton intention par une dénommée sœur Marie-Thérèse.

— C'est quoi ce truc-là ? C'est bizarre ! Tu ne trouves pas ?

— Eh bien oui Lili. Mais que lui as-tu donc fait à cette sœur Marie-Thérèse, pour qu'elle t'ait laissée cette boîte à l'abbaye ?

— Lolo ! Mais... je ne connais pas cette personne-là, j'ai seulement rencontré quelques minutes la mère supérieure là-bas !

— C'est bizarre ! Tu vas y aller !

— Au plus vite même ! Tu viens avec moi ?

— Non, non, je vais au parc avec les garçons ! Tu devrais venir avec nous !

— Je vous y rejoins dès que possible. Pour me faire pardonner, je vous invite chez Ginette, les mamies aussi !



— Tu n’écoutes vraiment pas ce qu’on te dit ma puce ! Elles ne seront pas là les mamies, elles vont traîner avec leurs copines en ville !

— Ah oui ! C’est vrai, j’avais oublié...

— Un jour, tu nous oublieras aussi, tu m’oublieras !

— Bon ! Un petit bisou ma belle !

Angélique avait fui cet embarras, Laurence n’avait pas tout à fait tort, il lui faudrait prendre plus d’attention à ses proches... il y avait plus urgent pour l’instant.

Elle était plantée devant cette porte massive qui protège les moniales de la bêtise humaine, sans doute pas encore assez massive. Elle cognait la porte avec le marteau en laiton et patientait. Angélique tentait d’entendre ce qui se passait à l’intérieur sans pour autant paraître indiscreète. Des bruits de pas, de sandales sans doute, sur des pavés bien épais, une bonne sœur s’activait. La porte s’entrouvrait en un bruit pas agréable, une sorte de râle, une petite sœur bien apprêtée dans sa tenue, la guimpe et le voile bien ajustés. Le renforcement de la porte la laissait dans une pénombre discrète, elle n’était pas trop ouverte non plus.

— Bonjour, que voulez-vous ?

— Tenez ! Voici le courrier que m’a adressé votre mère supérieure !

— Patientez ici, je vais la chercher !

La porte se referma dans une même souffrance. Angélique n’était pas trop patiente et la faire attendre ainsi dehors, dans le frais d’une journée à peine agréable, la laissait pantoise. Malgré tout, elle comprenait bien que pour ses femmes écartées du danger du monde, certaines dispositions particulières soient de fait. Elle faisait les quatre cents pas grommelant comme à son habitude quand cela ne se passait pas à ses convenances.

De nouveau, des pas s’approchaient plus nombreux, puis le monstre de bois gémissait encore.

— Bonjour, mademoiselle Lelievre ?

— Bonjour...

— Vous pouvez entrer quelques minutes ici juste derrière la porte ! Je suis désolée de vous avoir laissée ainsi dehors et de vous accueillir si vite. Nous n’en avons pas pour bien longtemps. En fait voilà ! Je me dois de vous remettre cette petite boîte qui vous est destinée... elle n’a pas été ouverte...

— Je ne connais pas cette personne. Je ne suis venue qu’une fois pour vous rencontrer il y a quelques semaines. Je ne comprends pas...

— Notre sœur Marie Thérèse s'est éteinte la semaine dernière et elle nous a laissé ce coffret à votre unique intention. Je n'en sais pas plus que cela... elle avait entendu parler de votre récente visite et du motif de celle-ci... je pense que c'est peut-être pour cela...

— Je vous remercie bien... je vais voir cela à la maison...

— Désolée de ne vous retenir plus longtemps mademoiselle Lelievre !

L'invitation à partir était claire, la porte était déjà refermée sur les secrets de l'endroit, les lourds secrets de l'endroit, Angélique en emportait un petit bout, planqué dans cette boîte. La visite était juste courtoise, entre les murs d'un corridor pas très accueillants et pas faits pour cela, pas invitée plus loin pour ne rien voir ni comprendre de la vie des bonnes sœurs, derrière cette porte insensible qui protégeait des regards extérieurs. Même pas une tasse de café, un thé, l'accueil était vraiment spartiate presque inhospitalier. C'était bien différent de la première visite... quoique.

Cela la faisait sourire, elle avait l'art de se trouver mêlée à des circonstances particulières, son métier de journaliste sans doute, sa démarche humaine auprès des plus démunis aussi. Là, c'était une petite boîte même pas verrouillée, même pas une clé pour le plaisir de percer un mystère. Il n'y avait que le

couvercle à ouvrir. En y réfléchissant bien, excepté quelques livres bibliques et quelques fringues usées, c'était peut-être le seul bien de la moniale. Elle n'était pas trop pressée d'ouvrir cette petite boîte, certaine qu'une fois fait, plus rien ne serait pareil ! Il y avait tout de même du mystère dans la démarche... le pas était tranquille, il n'y avait bien loin non plus pour rejoindre sa voiture.

Bien assise au volant, elle tenait dans ses mains la fameuse petite boîte, une sorte de boîte à cigares égarée dans un monastère de femmes, le bois était du bois blanc ciré sans vraiment grande valeur, deux petites charnières en laiton, pas de verrou ni de fermoir, elle regardait encore un long instant la boîte. Qu'y avait-il dedans ?

Avec une délicatesse qui ne lui était pas habituelle, au secret dans la voiture, elle bascula doucement le couvercle. Elle savait que ce n'était pas bien lourd, ni volumineux. Une enveloppe pliée en deux, bien cachetée, une enveloppe en papier bon marché. Sur l'endroit de l'adresse, était écrit manuellement Angélique Lelièvre rue du Bonsecours à Naec. L'écriture était manuelle, une écriture sobre et déliée sans fioriture, bien lisible, assurément celle d'une femme pas pressée, sérieuse.

Angélique reniflait l'enveloppe, bien entendu aucun parfum, si ce n'était l'odeur de ce papier recyclé. Elle sortit son petit

Opinel et trancha le pli par le coin du haut prenant l'attention de ne pas couper les feuilles pliées en quatre à l'intérieur, il y en avait quelques-unes. Elle en sortit les feuilles, il y en avait trois, écrites des deux côtés. Comme sur l'enveloppe, c'était rédigé avec soin, comme si la personne qui avait écrit ne voulait aucune ambiguïté dans la lecture, dans la compréhension du propos.

Angélique prit son temps pour lire le début la lettre, avant que des larmes viennent embuer le regard...

« Mais putain ! C'est quoi encore cette histoire ! »

Elle tremblait à lire le reste, le visage était blanc, il lui fallut se maîtriser pour aller jusqu'à la fin. Puis elle resta un long moment, un très long moment, avant de retrouver un semblant de calme. Elle replia les feuilles, les rangea dans l'enveloppe qu'elle glissa avec grande attention dans son sac, puis se mit à pleurer, la tête dans les mains, les coudes sur le volant, la misère des âmes avait encore frappé. Voilà qu'une femme avait encore souffert presque toute une vie, jusqu'à son dernier souffle et confiait ses douleurs pour en protéger une autre.

Le téléphone lui fit reprendre conscience du temps, c'était Laurence qui s'inquiétait de ne voir sa compagne...

— Tu ne peux pas t'imaginer ma puce, c'est un drame, un grand drame encore... non je ne peux pas te raconter comme

cela, pas par téléphone, ce midi, enfin tout à l'heure je t'en dirais plus... oui bisous... oui oui je vais faire attention... à tout de suite.

Laurence comprenait, en voyant sa Lili ainsi abattue à table, elle voyait l'ampleur des dommages, les deux garçons sentaient bien qu'il ne fallait pas trop broncher.

— Dis Lili ! Tu veux un bisou ?

— Bien sûr Aurélien, bien sûr ! Venez-là que je vous embrasse !

Les deux mômes prenaient place sur les deux cuisses d'Angélique et s'accrochaient à son cou pour l'embrasser goulûment. Laurence lui passait sa main dans le dos pour aussi lui montrer sa compréhension.

— Tiens lolo ! Lis cela si tu veux !

Laurence ouvrit de nouveau l'enveloppe et déplia le drame en trois actes. Elle, aussi, au fur et à mesure de la lecture, voyait son visage sombrait...

« Mademoiselle,

Je suis désolée de vous déranger ainsi, mais je ne sais pas comment aider celle, pour qui vous êtes venue rencontrer notre mère.

Je pense que je connais cette jeune femme... c'est presque certain que c'est mon enfant ! Cela va vous paraître peut-être bizarre, voire anormale pour une sœur. Mais voilà, vous pourrez me juger, me condamner, ma condition donne ce droit. Je n'ai rien fait pour être dans cette situation. Je suis seulement une sœur qui n'a rien demandé et qui subit et qui souffre depuis presque vingt ans, mais cela, je l'ai peut-être méritée. Dieu punit ces ouailles quand elles ont péché.

Cet enfant est né ici dans les secrets des murs de ma cellule, sans que personne ne fut informé de quoique ce soit, sans que personne ne s'aperçut de quoique ce soit... un secret, un lourd secret qui protégeait un autre secret...

Un enfant cela se fait à deux... mais je n'ai rien souhaité, n'ai rien demandé, je n'ai provoqué personne, je ne suis qu'une sœur, sans beaucoup de charme... pourtant un homme m'a abusée... un médecin... dans ma cellule... alors qu'il venait pour me soigner...

Je sais que ma parole n'a pas beaucoup d'importance et que s'il donne son avis sur la situation, il dira bien le contraire de ce que je vous écris. Je m'en moque complètement.

Alors, si j'ose vous déranger avec cette lettre, c'est que j'ai bien compris que ce bébé, par vous, recherche ses parents de

naissance. Je voulais garder ce secret pour moi et je trouvais ma démarche bien égoïste. Celle-ci n'est peut-être pas mieux.

Mais cet homme, hypocrite procréateur, animal en rut, s'est comporté comme un vilain pervers. Pour la petite, savoir un père comme cela, c'est une tristesse. Alors, j'ai bien réfléchi, mûrement réfléchi et je ne peux pas laisser ainsi une jeune femme dans un désarroi provoqué par cet animal, je lui dirai qui il est.

Je n'ai pas de leçon à donner... à personne d'ailleurs, mais... mais il faut qu'elle sache que ce père, qui ne le sait pas d'ailleurs, ne vaut pas la peine d'être quelqu'un pour elle...

Je vous confie donc ce petit carnet... triste recueil de mes pensées, écrit depuis le mauvais soir de cette visite, pour lui remettre, pour qu'elle sache que si je l'ai abandonnée à dieu, c'est parce que je n'ai pas trouvé d'autres solutions. Elle pourra me juger, me condamner. Je suis bien lâche, je vous remets ce concentré de ma, de sa vie... je vais mourir dans quelques jours d'une maladie incurable, la punition à mes péchés et je n'ai pas le courage d'affronter son regard après la découverte de sa vérité.

Je suis vraiment très désolée de cette situation, coupable bien entendu, mais que voulez-vous ! Je ne peux pas refaire ma vie...



**Merci donc de me servir d'intermédiaire auprès de cette jeune femme, auprès de ma fille, j'en suis certaine ! Il faudra bien lui expliquer avant, qu'elle n'est pas obligée d'accepter ce petit carnet. Mais que si elle l'accepte, ce qui est écrit dedans, est bien loin d'être un conte de fées.**

**Comme je voudrais la serrer dans mes bras, pas pour qu'elle me pardonne, mais pour m'excuser de ce drame.**

**Elle pourra me juger comme elle le veut.**

**Mademoiselle, je vous remercie d'avance, veuillez bien me pardonner de vous mettre dans cette histoire compliquée. »**

**— Oh là là ! Je crois que ce n'est pas le moment les filles ! Je reviens dans cinq minutes...**

**Les garçons ne comprenaient pas pourquoi leur mère, si joyeuse au parc tout à l'heure, semblait aussi en pleurs.**

**— T'as bobo maman ?**

**— Oui maman a bobo, elle a bobo à son cœur ! Allez les garnements ! C'est fini les bisous ?**

**Oui, les bisous c'étaient finis, ils comprenaient bien qu'il n'était plus le temps de s'amuser. Voir leur mère en chagrin les chagrinaït aussi.**

— Mon dieu, comment est-ce possible ? Comment un mec peut ainsi se comporter ?

— Il y a une gamine de vingt ans, quelque part qui ne sait pas... et qui cherche peut-être à savoir.

— Lili ! Peux-tu commander pour les garçons ! Je vais aux toilettes...

— Pas de problème !... S'il te plaît Delphine !... Bien entendu...

**Dites les garçons ! Qu'est-ce que vous allez manger ?**

— Ze veut des frites et du zambon !

— Et toi Aurélien ?

— Un steak haché bien cuit avec des frites aussi !

— Votre maman ne va pas être d'accord, mais aujourd'hui c'est moi qui décide, alors les légumes ce sera pour ce soir !

— Zé chouette, zéme bien de manzé avec toi !

— Chut ! Maman va revenir !

— Alors, pour les enfants ?

— Un jambon frites et un steak bien cuit frites et un coca pour les deux, merci Delphine !

— Non ma Lili... j'ai entendu... dès que j'ai le dos tourné tu leur cèdes tout, bon...

— Pour une fois, tu ne vas pas en faire un drame !

— Bon, bon ! Dis Lili, il n'y a que cela dans la boîte ?

— Non, non, il y a le petit carnet, je ne l'ai pas ouvert encore ! Je crains que le pire soit à lire...

— Quelle histoire ! Il y a eu un bébé abandonné, il y a vingt ans, à l'abbaye !

— Comme Ophelie ma Lolo...

— C'est peut-être Ophelie Lili ! C'est certainement Ophelie !

— Cela ne peut pas être une coïncidence, c'est vrai. Je vais vérifier cela au journal tantôt, dans les archives et Pierre doit bien s'en souvenir !

## **Chapitre 4 : Viol un 30 février.**

Angélique s'est assise devant la cheminée, elle alluma la petite loupiote près du fauteuil, s'installa confortablement dans celui-ci, prit le petit carnet de Marie-Thérèse et l'ouvrit au chapitre suivant :

« Je patiente depuis de longues heures, j'ai demandé à la mère supérieure de faire venir un médecin. Ce n'est pas trop l'habitude, en général, nous nous débrouillons seules. Là, cela fait quelques jours que je traîne une grosse fièvre, une toux cadavérique, d'autres sœurs aussi d'ailleurs. J'ai l'impression de cracher mes poumons, les maux de tête deviennent insupportables, bref mon état se dégrade, je souffre du diable. Je suis enfouie sous les vieilles couvertures à tenter de trouver une chaleur réconfortante. En fait, je transpire comme une éponge.

J'entends le pas des sandales d'une sœur marteler les pavés disjoints de notre histoire. Sans doute, le toubib a frappé le marteau contre la porte. Puis, la porte de ma cellule s'entrouvrit...

— Sœur Marie-Thérèse le médecin. Je le laisse entrer ?

— Attendez la mère supérieure dans le couloir avant sœur Mélanie ! C'est la consigne !

J'entendais la sœur Mélanie échanger quelques propos dans le couloir. Ce n'est pas trop dans les règles de notre vie. Nous devons privilégier le silence, source de réflexion, parler ne sert souvent à rien.

— Ma sœur ! Notre mère est occupée, elle viendra vous rejoindre d'ici une demi-heure, je dois vous laisser aussi avec le médecin ! Je ne le connais pas.

Un homme assez grand habillé en costume de toubib avec une valise de toubib entre dans mon espace...

— Fermez la porte s'il vous plaît ma sœur ! Je ne veux pas être dérangé !

— Mais nous ne devons pas vous laisser seuls !

— Je peux repartir de suite ! Si je ne peux pas exercer dans la discrétion...

— Vous verrez cela avec notre mère après !

La porte se referme donc tuant le peu de lumière qui vient du corridor. De ce côté, à part cette lampe essoufflée, près du lit n'est qu'une pénombre.

— On ne voit que dalle là-dedans, vous devez vous emmerder ici !

Je n'ose répondre à ce propos, bien trop pressée que le médecin me donne de quoi guérir rapidement. Il n'a pas tort, de mon lit, je ne distingue pas grand-chose de lui, une silhouette qui se dandine dans la pénombre. Ici, la lumière vient de bien plus loin que le plafond, de dieu et de son pseudo-fils qui a encore, sans doute oublié une de ses sœurs en souffrance, engagée pourtant auprès de lui.

— Sœur Marie-Thérèse ! Je suis le toubib !

Je sors la tête du tas de vieilles couvertures, le cheveu ébouriffé, oublié par la coiffe et les soins d'une coiffeuse inexpérimentée, tentant d'émerger de la couche. Je dois ressembler à une femme, comme toute autre femme malade. Le toubib me regarde d'un œil bizarre, surpris sans doute aussi qu'une bonne sœur, c'est avant tout une femme.

— Pouvez-vous vous redresser ma sœur, je suis désolé !

Je me redresse contre le mur, tirant et sur les draps de lin bien épais et sur ces couvertures de laine bien boulochées, tentant de bien couvrir le haut du corps du regard qui devient insistant du toubib.

— Il faut que je vous ausculte ma sœur, il faut vous déshabiller, puis asseyez-vous sur le rebord du lit !

Le propos devient plus sec, moins aimable, je n'y mets pas beaucoup de bonne volonté sans doute, mais je n'ai pas

**l'habitude de me mettre nue devant quelqu'un, qui que soit d'ailleurs en dehors de dieu qui vit avec moi. Je n'arrive plus à prononcer un mot, les lèvres sont verrouillées, cela l'exaspère, je le sens bien. Le regard, de même apeuré, fuit ses réalités et reste tout aussi muet. Je sens bien le sang disparaître de mes joues, je dois être plus blanche qu'un drap d'hôpital. Mon corps aussi se contraint. Les muscles se tétanisent. Je sens la fraîcheur sur ma peau et de nouveau la fièvre envahir toute mon enveloppe, le froid bien entendu, mais aussi la crainte d'être touchée par les mains d'un homme, d'un inconnu.**

**Je n'ose plus rien regarder, je ferme les yeux. Je sens une main froide me toucher le front...**

**— Quelle fièvre ! Ouvrez votre bouche ! S'il vous plaît... ma sœur !**

**Je sens bien qu'il se fout de moi, voire plus ! Mon regard fuit le sien, mes deux bras se serrent sur la poitrine, bien invisible. Je ne suis plus vêtue que d'une chemise de nuit... sans aucun charme, d'un coton bien rêche et bien épais, qui ne bonifie en rien les atouts d'un corps de femme et encore moins le mien. Je serre les dents, je sens mal l'instant, une situation inhabituelle, mais déjà des ressentiments pas très sains.**

— Ma sœur ! Ouvrez la bouche nom de dieu ! Il faut bien que je vous examine, il me semble bien que vous êtes très mal en point !

Il approche sa main avec une spatule en plastique coincée entre les doigts, il force les lèvres puis les dents serrées les unes du haut contre les autres du bas, sans non plus forcer vraiment... je ne suis pas très conciliante.

— Laissez-vous faire ma sœur ! Oh là là ! Tout est blanc là-dedans, des champignons à foison ! Je vais informer votre mère qu'il faudra du repos durant assez longtemps, vous êtes infectée de partout. Dégagez vos mains que je puisse écouter votre souffle et votre cœur.

Il tente de forcer mes mains qui protègent le haut et comme ma volonté ne faiblit pas, il lâche mes bras. Je ne le sens pas ce toubib, je ne le regarde pas, je ferme les yeux et me recroqueville sur le haut du lit. Pendant quelques secondes plus un bruit, j'ouvre un œil et je le vois fouiller dans sa sacoche médicale, pour en ressortir une seringue. Je croise furtivement son regard quand il revient vers moi, une lueur pas bien vraiment sincère baigne dedans. Je commence à comprendre mon appréhension. Il s'approche plus près, un peu troublé, un peu tremblant.

— Déshabillez-vous ma sœur, je veux voir cela de plus près !



Je n'ai que cette chemise de nuit rêche et disgracieuse, jamais je ne me suis trouvée aussi nue devant un homme. Je résiste moralement à l'injonction du toubib !

— Déshabillez-vous ! Je vous dis !

Je n'ose rien dire, plus muette qu'une statue, plus rigide que celle-ci.

— Je vais vous faire une piqûre, c'est un cocktail pour vous faire dormir rapidement et pour soigner cette grosse infection... Mais j'ai besoin d'ausculter d'autres endroits de votre corps pour constater si le problème est bien ce que je pense ou s'il faut vous hospitaliser. Il me semble que votre état est assez grave, j'espère que vous en êtes consciente.

Je laisse glisser le tissu vers mes pieds bien à regret recouvrant mon pubis d'une main et de l'autre avant-bras je barre les seins. Je ne suis pas bien, vraiment pas bien, la fièvre me donne froid ainsi et des frissons parcourent toute ma nudité. Les maux de tête étouffent la réflexion, malgré tout, je ne le pense pas bien net le toubib. Il me regarde maintenant avec un sourire vicieux et malfaisant. C'était la première fois que je me trouve nue devant une autre personne, un homme d'autant plus.

— Elle est bien rondelette la Marie-Thérèse, c'est charmant, tout semble neuf ici !

Son regard gagne encore plus d'hypocrites attentions que les paroles soulignent. Je ne sais plus trop quoi faire, lui demander de partir ou attendre qu'il me consulte. Je crains le pire, mais je suis nue maintenant... une seconde je pense malgré les douleurs, ce que se dirait une sœur ou notre mère si elle entrait dans la pièce en ce moment. Il s'approche plus près de moi de nouveau, il tente d'écarter mon bras, d'abord avec une certaine référence, puis bien plus ferme, j'ai mal sans doute, mais ce n'est pas le pire. La poitrine n'a plus de défense, il s'approche pour y apposer son stéthoscope, je pense qu'il va écouter... mais il tremble le bougre, son regard devient malsain fixé sur les tétons...

— Ma sœur... ma sœur !

Une main me pelote les seins maintenant, ce que je craignais arrive, je tombe sur un pervers. Je tente de dégager sa main avec les miennes, je comprends bien ses intentions, je ne veux pas me laisser faire, mais aucun mot ne sort plus de ma gorge. Je ne sais pas pourquoi, une faiblesse, la crainte d'être vue nue, devant un médecin habillé, de passer pour une malade mentale...

Dans son autre main, il tient un petit boîtier, je ne sais ce que sait, si ce n'est qu'il me cible, c'est un petit appareil photo.

— Tut-tut Marie-Thérèse ! Et voilà elle est en photo à poil la bonne sœur et si elle ne se laisse pas faire, cela fera le tour d'internet, tu ne sais pas ce que c'est, n'est-ce pas ! En résumé, n'importe qui pourra te voir ainsi... et puis cette seringue, si tu résistes je te pique et tu dormiras, je préfère te regarder vivante quand même !

Je suis piégée, j'aurais dû le virer ou crier avant, que puis-je faire maintenant ? Je sens son autre main sur mon pubis, la première couvrant ma bouche... Son visage se rapproche de mes lèvres, je tourne la tête pour éviter un baiser forcé. Il pue de la gueule l'animal, de l'alcool notamment.

— Dis donc la bonne sœur ! Tu pourrais te raser quand même ! C'est la forêt vierge ici !

L'enfoiré, il me tient à sa merci. Je sais maintenant où il veut en venir, je n'ai pas beaucoup d'expérience, quelques rapports avec mon premier et seul amour de jeunesse. Et déjà, je n'avais pas beaucoup apprécié, ni pris beaucoup de plaisir. Il me couche sur le bord du lit, il a des pensées cochonnes... il est maladroit, malgré tout, il me fait mal avec ses doigts empotés, il me trifouille le pubis. Mon corps se contracte sans même une volonté, réaction protectrice à une pénétration forcée. Mais il force les muscles, il force le passage. Je sens bien que le pire est à venir, je ferme les yeux, prends un bout de l'oreiller dans ma

bouche et serre les dents tentant de penser à autre chose. Ce n'est pas possible, les douleurs de la maladie ne s'atténuent en rien, mais ce qui se passe me fait honte, j'ai honte de moi, qu'il fasse vite et qu'il me laisse là !

Je ne résiste pas, le tordu a baissé son pantalon. Par sa main, il tente d'écarter plus fort mes cuisses, remontant avec ses doigts au plus près du vagin...

— Ah la petite salope ! Ecarte les cuisses !

Je résiste plus par peur qu'autre chose, il est trop tard pour arrêter l'acte proprement dit ! Je me laisse aller, mordant plus fort encore la couverture. Pas une larme encore dans mes yeux, de la colère seulement, une colère noire cachée derrière le regard, une colère d'impuissance aussi, mais mon dieu qu'ai-je fait pour mériter cela ! J'ai les jambes pendues sur le bord du lit, écartées suffisamment pour moi, je ne vois rien de son sexe et encore moins du reste. Il est bien énervé, tentant de trouver la porte de son plaisir, il beurre à pleine main l'endroit de lubrifiant, tout est prévu... il n'est sans doute pas à sa première fois. Puis, enfin, je ne sais pas quel mot peut suggérer, cette envie que tout aille plus vite maintenant. Il s'active... vraiment comme on le dit d'un lapin et très vite je sens couler en moi sa semence, un éjaculateur précoce, de ce que j'avais compris de conversations d'un lointain passé. Il est en nage, moi aussi, mais

pas pour les mêmes raisons. Il se presse à remonter son pantalon, prenant conscience sans doute du danger d'être dérangé ainsi... J'ai le regard plein de haine, ce salop m'a contraint à une relation non consentie, sans que je n'aie pu me dégager de sa contrainte. La honte m'envahit. Il m'a craché dedans. J'ai de lui dans mon corps. Cela me dégoûte. Il a toujours sa seringue dans la main... je m'allonge enfin, me tourne de l'autre côté, dans un silence de cathédrale abandonnée. Je tire sur tout ce qu'il y a de couverture sur moi pour retrouver de la chaleur, remettre une distance entre nous et puis je sentis l'aiguille de la seringue me transpercer. Rapidement, une chaleur se dissout sous la peau autour de la piqûre et puis, un peu partout et puis, je ne me souviens plus. Je dormais sans doute. »

Des larmes coulaient sur les joues fraîches d'Angélique, elle refermait le carnet, le peu qu'elle avait lu suffisait à l'instant, les douleurs de cette femme transpiraient trop dans son regard. Il n'y avait plus de qualificatif pour parler du ressenti... elle n'avait jamais vu la sœur et pourtant, rien qu'en fermant les yeux, elle la devinait, la transpirait, la dessinait. Elle la comprenait, femme triste souillée par la connerie d'un homme, un regard qui a perdu confiance au temps, vide de tout.

— Ah ma Lili ! Tu es là, dans la pénombre, je te cherchais du regard et j'ai entendu ton cœur, tu es bien chamboulée, c'est difficile de lire sa vie...

— Tu imagines bien ! Quand l'espoir n'est que souffrance, quand demain ressemble à hier, quand la vie n'est plus la vie, la mort doit être une délivrance. Peut-être que l'écriture aussi, si elle a écrit tout cela, c'est qu'il y a des raisons, intimes, personnelles...

— Pour qu'un jour aussi, des yeux puissent lire ces maux. Pas pour détruire, non, pas non plus pour se faire plaindre ni pour partager tout autre sentiment aussi belliqueux, c'est un témoignage.

— Tu as raison ma Lolo, elle a écrit ses maux simplement pour tenter de s'en sortir, persuadée, qu'ils resteraient secrets jusqu'à une éternité. Mais le temps, la bêtise humaine, l'orgueil sont passés par là.

— Excuse-moi de rompre ce moment !... Mais viens-tu avec moi chercher les enfants ? Les mamies traînent ce soir chez les copines !

— Désolée, j'avais encore oublié, oui bien entendu ! Nous y allons ensemble.

## **Chapitre 5 : Les espoirs déçus d'Ophelie.**

— Dis ma Lolo ! Que dois-je dire à Ophelie ?

— C'est embêtant, n'est-ce pas ! Pas facile d'aborder le sujet. Elle t'a demandé des informations... Tu les as. Ce ne sont pas celles qu'elle attend, c'est certain... mais tu dois lui dire cette vérité... Si tu veux, je vais lui en parler, c'est plus dans mes habitudes. Mais elle est partie en formation à ce que tu m'as dit ?

— Je comptais bien que tu lui en parles. Oui... elle est partie depuis deux bons mois déjà et elle ne doit pas revenir avant quatre au moins. Merci ma puce... quand même. Mais comment faire ?

— Quand tu as ce que tu veux... mais enfin, je veux bien comprendre ! Ce ne sont pas des choses qui se disent par téléphone, ni par écrits... mais de visu... Ou tu attends son retour... ou nous allons la rencontrer où elle est... C'est bien cela ! Ce serait un beau voyage de quelques jours... en famille...

— Oui... oui, c'est génial ma puce !

— Nous ne partons pas en vacances cette année, nous pourrions nous offrir un week-end là-bas avec les enfants et nos mamans !

— Excellente idée ma Lolo ! Le week-end prochain serait bien non !

— Je te reconnais bien là ! Vois avec les mamies pour moi pas de problème !

Les garçons étaient bien heureux que la vie routinière avec les mamans et les mamies change un peu, bien excités en grim pant dans la voiture. Les voyages étaient bien rares, chacun avait ses occupations. Alors, c'était un peu la fête et puis aller au bord de la mer, certes hors saison, c'était un évènement. Le voyage fut des plus calmes, les enfants bien occupés, chacun avec une mamie dans un rang. Les deux compagnes papotant devant.

— Dis ma Lili ! Quand rencontre-t-on Ophelie exactement ?

— Presque dès qu'on arrive, je l'appelle, puis on se rencontre. Quand je lui ai dit qu'on avait du nouveau, elle ne tenait plus... alors je lui ai dit qu'on se verrait au plus tôt...

— Tu as bien fait, je comprends bien... mais que crois-tu qu'elle attend ? Elle risque de se prendre une belle baffe, non !



— J’ai essayé de la préparer, je lui ai dit que si nous venions c’est que les nouvelles n’étaient pas forcément ce qu’elle attendait... que la vie est bien plus difficile qu’on peut imaginer, j’ai tenté de la préparer... enfin j’espère !

— Dis maman ! Nous sommes bientôt arrivées ! Dès notre arrivée, nous rencontrerons Ophélie. Pouvez-vous vous occuper des garçons et prendre possession des chambres ?

— Ecoute Héléne ! Elles nous prennent pourquoi nos filles ! Comme si nous ne savions pas nous occuper de leurs enfants !

— Oh maman ! Ne le prends pas mal, je suis maladroite, j’en conviens... alors c’est d’accord ?

— Eh bien oui...

— Dans combien de temps serons-nous arrivés ma Lili ?

— Un quart d’heure ! Tu peux appeler Ophélie ma puce ?

— Allo ! Ophélie... c’est Laurence Lenormand... dans un quart d’heure environ... nous sommes à l’hôtel du parc... au salon de l’hôtel !... C’est très bien ainsi.

— Dis ma Lili, tu as entendu ?

— C’est bien ma Lolo ! C’est top même !

La famille se détendait sur les marches de l’hôtel, un petit hôtel familial sans trop de prétention.

— Maman, nous reviendrons prendre les bagages, tu peux prendre les clés à l'accueil ? Je vois Ophelie derrière la vitrine.

— Occupez-vous de cette jeune fille, nous nous prenons possession des chambres et nous irons nous dégourdir les jambes avec les garçons !

— Merci Maman !

Angélique et Laurence grimpaient le reste des marches quatre à quatre.

— Bonjour Ophelie !

— Bonjour Laurence ! Bonjour Angélique ! Voulez-vous un café ou autre chose ?

— Café ce sera bien ! N'est-ce pas Lolo ?

— Oui bien entendu !

Les trois jeunes filles s'installèrent confortablement dans des fauteuils un peu lustrés par le temps.

Angélique détaillait Ophelie... bien nerveuse, les mains fébriles, le visage passé, une coiffure désordonnée, elle n'avait vraiment pas eu le temps de se rafraîchir. Les lèvres agitées, la demoiselle était pressée.

— Bon, il ne sert à rien d'attendre plus, Laurence va t'expliquer la situation.

— Voilà ! Une personne nous a contactées, une femme, elle pense être ta maman naturelle...

Ophelie était toute écoute, elle buvait les lèvres de Laurence, patientant d'autres mots encore, son regard pétillait d'une joie certaine, elle ne tenait plus sur son siège.

— Comment cela « pense » ?

— Il faudra faire des analyses ADN's...

Laurence prit les mains d'Ophelie dans les siennes, elles étaient froides, pour la ramener sur le propos.

— Tu es consciente, que ce n'est peut-être pas aussi facile, ce n'est peut-être pas ta maman...

— Oui...oui...

L'espoir né se lisait dans ses yeux, bien entendu que toutes les réserves étaient oubliées, seul compté ce mot « maman ».

— C'est délicat Ophelie, c'est même très délicat, tu as peut-être imaginé aussi que tes parents naturels ne voudraient pas te rencontrer, ou qu'ils seraient décédés, ou...

— Oui...oui et alors !

— Si cette femme est ta maman... elle est décédée... il y a quelques jours. C'est pour cela qu'Angélique fut contactée !

Le visage se crispait, les espoirs s'écroulaient là dans des mains jointes qui se réchauffaient, avec une certaine tendresse.

— J'avais mis tant d'espoir...

Des larmes glissaient sur des pommettes blanchies, le désespoir s'écrivait violemment. La vie a ses tortures, laissant

**l'espoir envahir les pensées pour mieux torturer l'esprit. La vie est ainsi et pour certains, c'est pire que pour bien d'autres.**

**— On a beau savoir... quelle claque quand même... c'est qui cette dame ?**

**— Sans doute une belle personne... qui a, elle aussi, vécu un drame...lié au tien !**

**Angélique regardait Ophelie, sans prononcer un mot, dans son silence qui lui permettait de ressentir les émotions. Et là, ses yeux aussi baignaient de souffrance. Ophelie se décomposait, les yeux rougis transpiraient la désillusion, un profond désenchantement. Elle ressentait bien ce qu'éprouvait la jeune fille, elle comprenait... heureusement que Laurence était là pour assurer la conversation. Pourtant, elle est bien plus sensible qu'Angélique, bien plus fragile. Le fait de parler, sans doute, l'empêchait de réagir.**

**Ophelie n'avait plus de mot sur ses lèvres, la déception taisait toute véhémence à d'autres propos. Une claque dans la gueule jetait en une minute tant de rêves avortés au fond d'un gouffre sans fond. Elle ressemblait à un boxeur groggy dans son coin.**

**— Ophelie ! Cette femme a vécu, a beaucoup pensé à ce bébé qu'elle avait oublié. Il faut quelquefois beaucoup de courage...**

**— Je sais... que faisait-elle ?**

— Sœur... une bonne sœur...

— Mais vous êtes certaines... comment c'est possible !...

— Ce qui est certain c'est que cette sœur a bien eu un bébé !

Que tu sois le bébé est à vérifier, mais il y a de grandes chances que ce soit toi. Deux bébés abandonnés au même endroit à la même période, ce serait vraiment une énorme coïncidence !

— Et pour mon père !

— C'est un autre grand sujet... pas facile non plus...

— Un mec de passage, une aventure d'un soir...

— Quelque part oui... mais il ne faut surtout pas trop tricoter ton imaginaire... Angélique a reçu de cette sœur un petit coffret qui contient une lettre et un petit carnet... qui pourraient t'éclairer sur les conditions de la naissance du bébé... de toi en occurrence si on arrive à le prouver.

— Angélique tu les as lus ?

— La lettre oui, elle m'était destinée, le carnet j'ai lu quelques pages par curiosité...

— Et alors...

— C'est douloureux, très douloureux, cette sœur a vécu un drame, qui est difficile... à raconter.

— A ce point...

— Cela explique sans doute pourquoi tu fus adoptée...

— Ma curiosité malade, m'emmène dans ce merdier...

Les larmes redoublaient, elle se cachait les yeux, les soupirs s'amplifiaient, elles s'enfonçaient dans le fauteuil, se calaient au fond de celui-ci pour s'isoler un peu... au moins des regards des deux filles.

— Ta démarche est normale. Il est compréhensible que tu recherches tes parents légitimes. Il ne faut pas que tu t'en veuilles pour autant. Cela doit faire mal, je n'en doute pas. Maintenant, il faut confirmer la vérité et puis si tu veux aller plus loin, nous t'aiderons...

— Tu as le carnet avec toi ?

— Oui, je te le donnerai dès que tu le souhaiteras, la lettre aussi, même si elle me concerne, je pense qu'il est normal que tu la lises, que tu la gardes même si tu veux.

— Je ne sais pas quoi faire... c'est si brutal... je devais m'y attendre, mais... mais... j'ai été trop optimiste... et là je prends une baffe...

— Cela se comprend... ces documents sont très difficiles à lire, c'est plein de douleurs et d'émotions fortes, mais je te le répète, cela peut attendre demain, ou plus tard...

— J'ai envie de tout lire, de toute façon je ne vais pas dormir. Cette nuit, je vais réfléchir, je te laisse le carnet ce soir Angélique, ne le perds pas !

Un petit sourire froid et forcé s'esquissait sur des lèvres nerveuses, elle retrouvait un peu de couleur, dans les pensées au moins.

— Tu veux manger avec nous ce soir, nous sommes en famille avec les enfants et nos mamans ?

— Non merci Laurence... non merci ! Je dois rejoindre des collègues pour une soirée entre nous. Je vais y aller d'ailleurs.

— Dommage peut-être demain ! Nous sommes là jusqu'à lundi...

— Sans doute...merci...merci de ce que vous faites pour moi...

On peut se revoir demain ?

— Bien entendu, à cette heure si tu veux !

— Oui, pas de problème, bonne soirée !

Elle quittait le salon, écrasée par la vérité, l'allure d'une femme plus vieille, la démarche lourde, le pas, plus triste que celle d'un clown blanc.

— Bonne excuse pour rejoindre sa chambre seule, elle va passer une nuit terrible !

— C'est certain ! Prendre tout cela en plein visage... on ne mérite pas toujours son passé, ni ses parents... ni son père... nous en savons quelque chose.

— Je n'ai même pas bu mon café ! Je vais le boire froid ! Et toi ?

— Comme toi ! Pas de nouvelle de la petite famille, je les ai vus passé tout à l'heure, nous allons les rejoindre après le café ?

— Ophelie m'a cassé le moral. Retrouver la famille va me faire du bien ! On y va ma Lolo...

Elles sortaient de l'hôtel, humant un air plus frais qu'à l'intérieur, bras dessus, bras dessous, respirant des sentiments plus personnels et surtout beaucoup moins violents. Elles retrouvaient un peu de chaleur humaine, un peu de complicité, de réconfort aussi pour taire, quelques instants au moins, les douleurs d'Ophelie... C'est un égoïste comportement sûrement, mais pourrait-on vivre des malheurs des autres ? Bien entendu que non. Il faut bien des moments moins rancuniers, plus savoureux, plus intimes...

— Regarde devant là-bas, les enfants jouent sur la plage...

Angélique souriait, le plaisir de retrouver un moment de famille, de leur petite famille, reconstituée et particulière, mais l'important était que ce soit une famille.



Après une nuit réconfortante et une journée de plaisir avec les enfants et les mamans, loin des soucis d'Ophelie, bien qu'elle fût toujours dans un coin des pensées, elle la retrouvait au même endroit, plus détruite encore, arborant malgré tout un sourire de convenance, c'est un sourire quand même.

Angélique s'approchait d'Ophelie, franche et directe pour la biser sur la joue, sans lui laisser le temps de réagir... en aurait-elle l'intention malgré tout ? Laurence faisait de même, une bise plus amicale, moins masculine.

— J'étais pressée de vous revoir, j'ai pensé à ce moment une bonne partie de la nuit et durant cette journée de formation, ce n'est pas sérieux mais...

— C'est compréhensible, quand les sentiments débordent la raison, il y a de quoi... on peut s'asseoir !

— Bien entendu ! J'ai commandé des cafés, je peux patienter maintenant que je vous sais là !

Elle esquissait un petit sourire blanc, triste mais sincère... elle regardait tour à tour Angélique et Laurence, cherchant inconsciemment un peu de compassion ou quelque chose comme cela. Sans un mot, elles lui répondaient sincèrement par un regard conciliant, moiré de sollicitude.

— J'ai bien réfléchi... non, en fait je n'ai pas réfléchi... mais j'ai pris une décision... je veux en savoir plus sur ma mère... et sa vie... et ce que je pourrais savoir du géniteur...

— C'est une grande décision... c'est très courageux de ta part... mais je pense que ta maman biologique mérite bien cette attention. Je suis désolée d'émettre un avis sur ta décision, mais c'est ce que je pense...

— Angélique est toujours ainsi ! Ne te méprends pas sur son propos, ce qu'elle te dit est vraiment sincère !

— Je n'en doute pas, vous êtes des chics filles, je me répète encore...

Ses yeux s'embrumaient, il y a des périodes de vie où les larmes se forment sans plus de raison, une atmosphère réticulante qui envahit tout, qui envahit les pores de la peau et trompe les sens jusqu'à laisser l'âme divaguer dans un néant probatoire. Elle était perdue au milieu de rien et de tout aussi, s'acceptant ainsi, sans besoin de justifier quoique ce soit. Quand on se fait matraquer par une injuste circonstance du temps, par des comportements insalubres de dieux en congés de leur création, on peut se laisser aller à sa peine, sans la retenir, la montrer sans le vouloir.

— J'ai l'impression que le café est dégueulasse ! Je sais que c'est le même que d'habitude, mais j'ai la haine dans la bouche

qui pourrit les valeurs... je pense que ce n'est pas fini... Heureusement, j'ai mon autre maman qui est toujours là et mon père...

— C'est bien que tu te raccroches à tes certitudes, cela peut aider à supporter le poids indécent d'un passé absent qui retrouve la lumière.

— Un passé oublié dans une fosse septique et dont les odeurs remontent impunément des années après. Quelquefois, je me demande, pourtant, je ne crois pas en dieu, s'il n'y a pas là-haut un gros con qui veut me punir...

Angélique esquissait une lèvre plus plaisante.

— J'ai lu presque cela, il n'y a pas longtemps, dans une lettre, qui venait de ta maman... dans des termes un peu plus religieux quand même, venant d'une sœur... comme quoi...

— Tu l'as là ?... Et le carnet ? ...

— Oui, bien entendu... j'étais certaine que tu me les demanderais...

— Comment cela ?

— Quand on va si loin dans une démarche, il est difficile de s'arrêter, il y a les vérités et la recherche de celle-ci, c'est une drogue, une addiction curable... qu'importe ce que je dis en fait c'est n'importe quoi.

— Non... non cela me fait du bien, vous avez des réactions tellement humaines... tellement naturelles... cela me fait du bien de parler avec vous. Ici, de plus, je n'ai pas à qui me confier ! Tu peux me les laisser...

— Tiens ! Voilà le petit coffret qui les contient. J'ai reçu cela ainsi par la mère supérieure...

Angélique tentait la relique à Ophelie, soulagée presque de lui donner ce condensé de souffrances. C'est dégueulasse quelque part comme comportement. Fourbir à une presque inconnue un héritage parental tordu, un passé lourd de conséquence, des nuits de souffrance à venir.

Ophelie tendait ses mains pour recueillir l'objet au vernis usé, lustré par tant de mains fumeuses qui ne se doutaient pas de ce destin. Elles tremblaient, jusqu'au bout des doigts, une fébrilité impatiente. Son regard s'épanouissait à regarder le coffret de plus près, la bouche se tordait, contrariée. Un trésor d'émotions et des tortures étaient, sans doute, enfermés dedans. Les yeux suivaient la petite boîte, les doigts serraient le bois pour s'approprier les vérités, sa vérité. Ophelie était chamboulée, encore de l'émoi, un mélange de sentiments impossibles à maîtriser.

— Ce soir, je vais l'ouvrir et puis... j'essaierai de comprendre... je vais en prendre plein la tête j'imagine... mais

voilà, ce que je cherchais depuis si longtemps est là-dedans. Je suis contente et triste à la fois, je ne sais pas comment vous remercier... que déjà, j'ai encore besoin de votre aide...

— Ce n'est pas un problème, si nous pouvons faire quelque chose pour toi...

— Les tests ADN ! Comment faire pour lancer des tests... j'ai hâte de savoir si cette dame est ma maman...

— Nous y avons pensé avant de venir te rejoindre. Nous pensions bien que tu arriverais à cette demande. Bien entendu que nous n'avons rien engagé, mais nous avons demandé à un ami comment faire. C'est un inspecteur de police... il veut bien nous aider, il lancera les analyses à notre demande, quand tu le souhaiteras. Il faut compter deux jours... dès qu'il aura lancé l'analyse.

— Vous êtes encore là, à trouver des solutions, à les prévoir même. Pour moi, j'imagine que c'est facile... Mais pour... la sœur, comment peut-on faire ? Elle est décédée...

— Il faudrait que je récupère l'enveloppe de la lettre au moins, la boîte, voire la lettre même... Il doit y avoir des traces de ses doigts qui doivent suffire à faire un prélèvement...

— Je peux te redonner le coffret demain matin et l'enveloppe.

Je te laisserai cela à l'accueil.

— Non, excuse-moi ! Je préfère que tu me le donnes en mains propres. À quelle heure passerais-tu ici ?

— Vers sept heures, un peu avant même...

— Je serai dans la petite pièce à côté, là. Je prendrai un café... si tu en veux un même avant ?

— Non merci ! Je vais y aller, la nuit va être longue !

Elle prenait congé sans plus rien dire, certaine des douleurs à venir, le visage sans teint, le visage éteint.

— A demain Ophélie !

Elle répondait sans se retourner, d'un geste de la main, elle ne voulait plus que quiconque puisse deviner dans son regard les tourments qui s'y baignaient dedans. Elle disparut ainsi comme un au revoir se noie dans le noir.

— Elle va pleurer...

— C'est certain ! Je vais être dure... mais c'est un passage obligé si elle veut comprendre sa naissance. Quelque part, elle a fait les premiers pas, ce sont les plus difficiles...

— J'ai besoin de retrouver nos fils et nos mères. Ils sont partis aux jeux gonflables un peu plus loin.

— Moi aussi ! Nous avons cette chance, notre famille nous redonne du moral, allez hop !

Comme chaque matin, la petite famille s'éveillait en ordre dispersé, mais pas tant que cela, le rythme était celui des deux garçons, il y a de l'école, il ne faut pas être en retard. L'école a encore, ici, une valeur morale importante, pas question que les garçons soient en retard ne serait-ce qu'une minute et encore moins qu'il manque une journée, pour convenance des parents. Déjà que ceux-ci, celles-ci plutôt dénotaient un peu dans le conventionnel d'une petite ville de province. Il faut bien respecter l'école, même si celle-ci ne respecte pas toujours ses engagements.

Les mamies, bien souvent étaient les premières levées, le privilège de l'âge sans doute et aussi le plaisir de se rendre utile. L'une partait au plus tôt à la boulangerie, l'autre préparait le petit-déjeuner, ensuite réveil des garçons et pour les filles c'était, selon leur nécessité. Tout se passait sereinement, sans heurt, dans une douceur qui prépare à une journée tranquille.

— Lili, y a un truc sur ton téléphone ! La lumière clignote.

— Merci Réré ! Ne touche pas s'il te plaît !

— Non, non...

— Lolo ! C'est Jean... Le résultat des analyses ADN...

— Alors ! ...

— Attends que j'ouvre les fichiers joints !... Eh bien !  
Ophelie a bien retrouvé sa mère.

— Je ne sais pas quoi penser, vois-tu ! Certain que c'est bien pour elle de pouvoir mettre un visage sur cette maman inconnue... maintenant ce n'est pas l'histoire qu'elle rêvait.

— Je vais lui copier le message, je suis certaine qu'elle espère cette réponse... ce n'est pas fini... si elle veut aller plus loin... l'histoire sera tout autre...

— Maman, c'est quoi ce petit bout de papier sur le meuble ?

— Excuse-moi ma Lili ! Excuse-moi, c'est un avis de passage laissé par le facteur hier !

— C'est quoi donc ? Un paquet à mon nom, c'est bizarre, je n'attends rien pourtant ! Lolo, tu as commandé quelque chose ?

— Lili ! C'est à ton nom !

— Je vais y aller après le petit-déjeuner...

Angélique récupérait, à la poste, le petit paquet qui faisait l'objet de l'avis de passage laissé par le facteur remplaçant. C'était un colis pas bien gros... venant d'Ophélie. Son imagination passait à la grande vitesse, tentant de deviner ce qu'il contenait. Elle le fourguait dans son sac. Ophélie lui avait envoyé un message pour l'informer de l'envoi par la poste sans plus de détails. Pas bien grave, il ne sert à rien de se torturer les



méninges pour si peu. Elle verrait cela à la maison, tout à l'heure.

La maison était vide et bien fraîche, trop fraîche, elle pestait : « Qu'est-ce qu'elle a encore cette chaudière ?... C'est vrai qu'elle date et Thierry nous a déjà dit de la remplacer. »

Elle jeta sur la table le paquet et sortit prestement son téléphone :

— Allo ! Thierry ! ... Encore en panne, oui... demain matin... tu es chez un client... oui je comprends... neuf heures... d'accord.

De mauvaise humeur, elle jetait aussi le téléphone sur la vieille table et quittait la maison avec le panier à bois.

Une belle flambée réchauffait et la grande pièce et l'humeur de la Lili. Après s'être soigneusement lavée les mains, elle entreprit d'ouvrir le paquet. Elle déchira l'emballage et... sans être pour autant, surprise, elle en extirpa la petite boîte à cigares de Marie-Thérèse...

Elle la retourna sans déverrouiller le petit loquet, la petite boîte était comme il y a quelques mois. Mais ce qui était dedans ! Elle leva le loquet, bascula le couvercle et comme pour la première fois, elle y trouvait une enveloppe pliée et encollée et le même petit carnet. Le papier de l'enveloppe était de bien

meilleure qualité. Angélique s'assit, reposa le coffret et libéra l'enveloppe. Elle la retourna dans tous les sens, y vit son nom écrit en grand dessus, il ne pouvait y avoir d'erreur.

Angélique ouvrit le tiroir sous le bout de la table et en retira le couteau du papy, mieux affûté qu'une lame de rasoir, il trancherait le temps plus vite qu'un tourment. Elle glissait la lame dépliée sous le revers collé au dos de l'enveloppe par l'angle décollé et découpa le pli d'une main franche. Elle en extirpait une lettre au parfum de l'oubli. Elle déplia, avec grande attention, le papier, pas trop pressée de lire quoique ce soit, il lui remontait en mémoire les mots de la première lettre de Marie-Thérèse et elle craignait de lire des douleurs encore pires.

« Angélique et Laurence !

Je voudrais vous remercier encore sincèrement de votre aide précieuse. Je vous reverrai bientôt pour vous le faire de visu.

Je vous en ai voulu de toutes ces misères, avant de reprendre conscience que c'était bien moi qui voulais rechercher ce passé si douloureux. C'est bien clair maintenant, vous m'aviez suffisamment avertie que je risquais d'être déçue. Ce fut le cas, mais j'ai retrouvé une mère et même si elle n'est plus, elle est ma mère biologique.

**Vous trouverez aussi le carnet de maman Marie-Thérèse, j'ai continué à écrire mon histoire dedans. Il y avait mon histoire d'avant que j'ai baptisée premier chapitre et en retournant le carnet, en commençant par les dernières pages, j'ai écrit mon histoire d'après... le chapitre 2.**

**Cela fait presque six mois que nous nous sommes vues lors de ma formation. Il s'est passé beaucoup de choses depuis et encore bien des souffrances, vous pourrez le lire dans le carnet. J'ai arrêté ma formation, j'ai eu besoin de me couper du monde. Je me suis retirée à l'abbaye où maman était sœur pour retrouver une sérénité et ressentir tout ce qu'elle vivait. Je n'y resterai point, je n'ai pas envie ni de devenir sœur, ni de me couper du monde définitivement. Je dors dans sa cellule, je vis comme les sœurs, sauf les prières obligatoires avec elles, je me ressource, je comprends mieux cette maman. Maman Mélanie passe tous les dimanches avec moi, elle en a bien besoin aussi. Elle est passée par de très mauvais instants aussi. Toutes les vérités ne sont pas à entendre, elles peuvent ruiner bien des vies, bien plus que des certitudes, ruiner un passé, c'est pire encore qu'un demain qui, lui, pourrait changer. Je vous recontacterai bientôt, j'ai besoin de vous revoir, de discuter avec vous deux. Vos voix sont tellement réconfortantes, vous savez apaiser les**

**peines et redonner l'espoir. J'aurais besoin sans doute de Laurence comme avocate, je vous expliquerai bientôt.**

**Si vous le permettez, je vous bise.**

**A bientôt**

**Ophélie »**

## Chapitre 6 : La vérité éclate.

« — Maman ! Viens t’asseoir quelques minutes avec moi ?

— Ophelie ! Tu me fatigues, c’est toujours la même discussion !

— Eh bien oui ! Mais ce coup-ci, j’ai du nouveau ! Du nouveau sur ma naissance !

Elle stoppe son élan, blêmit, le regard interroge, le souffle devient court, la surprise dérange, c’est certain. Malgré tout, une curiosité malsaine s’accroche aux aiguilles du temps, elle tend l’ouïe vers l’incertitude. Elle semble vaciller, s’agrippe au dossier d’une chaise, jette un regard au plafond, puis prend conscience, il me semble. Maman Virginie n’est pas bien épaisse et pourtant elle se laisse choir lourdement sur la chaise sur laquelle elle avait pris appui, celle-ci ressent quelques souffrances en ses arthroses.

— Et alors !

Le propos n’est pas très aimable. Ce n’est pas en ses habitudes pourtant, bien au contraire, un accent agressif ponctue le mot. Il y a des discussions qui dérangent les poussières séculaires d’un passé presque endormi qu’on voudrait oublier.

— Maman ! Veux-tu un café avant ?

— Avant quoi !

— Maman, Arrête ! Je vais te chercher un verre d'eau fraîche. Maman reste scotchée, raide comme une baguette de tambour, sur la chaise devenant bancale. Maman perd, d'un seul coup, de l'assurance, elle ne bouge plus, la tête haute, le cou tendu, prête à prendre des baffes.

— Bon ! J'ai retrouvé ma maman biologique, elle s'appelle Marie-Thérèse Portbrillet... elle est décédée, il y a quelques semaines.

Elle se relâche... soupire fort, soulagée sans doute que la voleuse soit décédée. Il n'y aura pas une autre maman qui volera l'attention, voire plus, de sa petite fille. C'est certain qu'une forme de jalousie s'évacue, je suis sa fille à elle et je le comprends bien. Dans ses yeux, se lit un soulagement, je ne lui ai pourtant presque rien dit encore. Mais pour elle, le principal est dit, elle est et restera la seule maman. Bien entendu qu'elle sera toujours ma maman ou pire... si ce n'est pas cela je serai toujours sa fille.

— Maman, tu me sembles bien plus détendue qu'il y a quelques minutes ! C'est parce qu'elle est morte ?

— Bien sûr que non ! Tu dis vraiment n'importe quoi ! Tu te rends compte ce que tu dis sur ta mère !

Elle est vexée, cela me fait sourire, je comprends bien. Quand, pendant des années, une maman couve sa fille de mille attentions, d'amour, de sentiments profonds, complètement désintéressée par le temps, ce comportement me semble normal. Alors, quand celle-ci recherche une autre maman, cela peut être considéré comme une trahison.

— Que faisait-elle donc cette dame ?

Elle essaie de se rattraper, soulagée, elle s'affiche de nouveau bien plus détendue, se repositionnant sur la chaise, se basculant sur les fesses. La tête se redresse, les épaules deviennent plus franches, le regard se cache encore pour ne pas dévoiler cette petite jouissance, j'en souris encore.

— C'était une sœur... une bonne sœur cistercienne, si j'ai bien compris.

— Quoi donc... une sœur ! Et quand serais-tu née...

Le ton est toujours incisif, histoire de garder une supériorité sur la conversation.

— Déjà une sœur... et avant que tu ne me poses une autre question. Elle a été violée... dans l'abbaye.

— Quelle abbaye ? Tu as dit cistercienne ! C'est l'abbaye des « Égarées » ?

— Oui, c'est bien celle-ci !

**Elle discute comme si elle ne faisait pas partie de l'histoire.  
Son propos semble presque anodin.**

**— Qui est le violeur ?**

**Elle se reconstruit, les jambes se resserrent, les fesses bien coincées au fond de la chaise, le dos droit et plus souple, le regard de retour.**

**— Un médecin...**

**— Un médecin !... Tu es certaine ?...**

**— Que c'est ma mère naturelle ! Bien oui ! Nous avons fait des analyses ADN, c'est bien ma mère... la maman qui m'a fait naître. Elle a écrit son calvaire dans un petit carnet, un genre de journal intime qui quelque part m'était destiné.**

**— Ce n'est pas commun comme situation quand même !**

**— C'est pour cela que vous m'avez adoptée... si tu savais... elle a caché sa grossesse à tout le monde, elle a accouché seule... dans sa cellule... elle m'a laissé devant la porte.**

**— De l'abbaye !**

**— C'est un facteur qui m'a trouvé ! Cela, tu le savais ? Les journaux de l'époque ont écrit quelques lignes là-dessus !**

**— Oui, je me souviens, mais nous n'avons pas fait le rapprochement. Nous ne savions pas d'où tu venais, nous n'avons pas le droit à aucune information durant le processus d'adoption.**



— Tu disais donc, que c'était un médecin ? Son médecin ?

— Elle ne dit pas qui il est. Le connaissait-elle ? Je n'en sais fichtre rien !

Son front se resserre, plisse de nouveau, le ton est plus sérieux.

— C'est bizarre quand même ! Qui serait donc ce médecin des bonnes sœurs ?

— Je ne sais pas maman ! Mais maintenant que tu le dis... ce ne doit pas être le médecin habituel... sinon elle n'aurait pas écrit qu'elle ne le connaissait pas... un médecin remplaçant peut-être... ou un médecin de garde...

Maman Virginie retrouve d'un seul coup un sérieux austère. Son regard s'embrume de nouveau. Elle quitte de nouveau le monde des vivants. Sa stature, qui avait retrouvé une apparence plus décontractée, perd de nouveau de l'importance. Elle devient blanche. Des mots s'égarèrent sur ses lèvres martyrisées sans que celles-ci ne puissent plus les prononcer.

— Ophélie... dans le secrétaire... dans le tiroir du bas... la chemise bleue à élastique, sors-la !

Elle retrouve cette façon de parler que je ne lui connaissais pas dans notre passé, le verbe agressif, pas aimable, prête à mordre. Ce n'est pas du tout dans ses habitudes, je sens bien la catastrophe arriver.

Elle a la chemise entre les mains, tremblantes, fébriles, tentant maladroitement de trouver à l'intérieur une plus petite chemise particulière, elle l'extirpe, il est écrit en grand dessus 1997, l'année de ma naissance. Elle en retire des papiers qu'elle a bien du mal à tenir dans ses mains. D'où je suis, cela ressemble à des factures ou des feuilles de paie ou d'autres documents du même genre. Elle en lit un, qu'elle reclasse aussitôt et le renferme dans la chemise.

Le visage blêmit, tout son corps grelotte, elle s'agite, l'équilibre est fragile. Elle tente de s'agripper à la table et choie au sol, sans heurt...

— Maman, maman ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle spasme, les paupières vacillent, la pupille s'efface, elle s'affale plus encore.

— Maman, maman ! Qu'est-ce que tu as ?

Je me jette auprès d'elle ! Elle ne répond plus. Je soulève sa tête dans mes mains, lui tapote les joues... elle retrouve une lueur de conscience, un peu de souffle tente de redresser la tête. Le regard s'habille de nouveau, elle tente de se relever en s'agrippant au pied de table avec ses deux mains, j'essaie de l'aider, je n'arrive pas à la tenir, un vrai bout de bois. Elle chuchote des mots incompréhensibles. La lèvre agitée étouffe le son. Je ne comprends que : « Li...li » je pense qu'elle me parle.

— Maman, maman... ! Tu m'as fait peur !

Une de ses mains se glisse sur son cou pour écarter le col de son pull, elle cherche de l'air. Je lui ouvre plus largement le col en arrachant les boutons puis aussi ceux du chemisier. Elle cherche un appui plus haut, s'agrippe à mes bras, elle veut se relever, je l'aide, elle n'est pas très lourde, mais pas très souple, elle s'accroche à mon cou, elle s'appuie sur le dossier d'une chaise, je la guide jusqu'à son fauteuil, puis l'assois. Elle soupire bien fort, elle inspire bien fort, pour respirer un air moins vicié.

— Maman, maman, quelle frayeur ! Je vais te chercher un peu d'eau fraîche sur la table, ne bouge pas !

Elle ferme les yeux... non pour dormir, mais pour quitter l'instant.

— Tiens maman !

Je l'aide à boire un peu d'eau par petites gorgées. Elle se laisse aller sur le dossier, se relâchant quelque peu.

— Maman, ça va mieux ? Ton mari... il n'est jamais là quand on a besoin de lui !

— Non... pas lui...

— Que veux-tu dire ?

— Rien, rien ! Laisse-moi là ! Va ! Tu dois avoir à faire ailleurs...

Elle reprend du poil de la bête, pourtant elle paraissait détruite il n'y a même pas deux minutes.

— J'appelle le SAMU maman !

— Non, non, laisse-moi ! Je n'ai besoin de personne ! Tiens ! Donne-moi quelque chose de fort à boire... ! Un petit calva, tiens...

— Tu es sûre !

— Oui, oui ! Ne discute pas !

Mais qu'est devenue ma maman ? Si douce quand elle me bordait en me chantant des chansons d'enfant. Je n'ai jamais entendu ce ton si autoritaire. Elle se recroqueville, croise les doigts des mains, semble s'enfermer dans un mutisme salvateur. Quelque part, elle me quitte en ce moment, je ne sais pas si c'est pour me protéger ou si c'est pour qu'elle se protège ou de quelqu'un d'autre. Elle ne veut plus discuter, je prends ses mains dans les miennes, tente de croiser son regard hagard, elle m'envoie gentiment paître, je ne comprends pas.

— Tiens maman ton petit calva ! Tu te souviens quand j'étais petite, tu en prenais sur un sucre après le café avec le grand-père.

Elle se moque bien de ce que je dis...

— Bien maman ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Elle regarde, maintenant cette chemise bleue qui traîne sur la table, en vrac.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Rien ! Donne-la-moi !

Le ton devient encore plus sec, encore plus arbitraire. L'origine du mal est là-dedans, c'est certain ! Mais je fais comme si de rien était et le lui tend avec les papiers en vrac. Rapidement, elle range, fourre plutôt, les feuilles dedans et referme avec grande autorité. Elle se lève, avec une certaine difficulté, mais sans aide, surtout sans que j'aie eu le temps de la prendre par le bras, range le tout et ferme le secrétaire, le verrouille avec une clef et la fourre bien au fond d'une poche, ce que je n'avais jamais vu. Puis se rassoit, avec un soupir de soulagement, presque détendue. Habituellement, la clé restait sur le secrétaire sans que celui-ci soit fermé pour autant. Il n'y a pas cinq minutes, elle était à terre et là, même si ce n'est pas la grande forme, elle s'est levée... je n'y crois pas. Je sens bien que la situation n'évoluera pas tant que nous resterons ici.

Elle se rassoit avec un sourire bizarre, entre un « j'ai gagné du temps » et un « je me fous de ta gueule », une béatitude corrompue. Le souffle est plus doux, l'œil plus malin. Une situation plus stable s'installe, encore dans un silence ambigu.

**Je la regarde, un petit sourire coincé sur une lèvre agitée, je ne sais plus quoi dire.**

**Elle me répond de même, bien satisfaite de la gêne qui m'encombre, pas pressée de dire quoique ce soit, bien satisfaite de contrôler encore ce qu'elle peut.**

**— Dis Maman ! Veux-tu que je t'aide à t'allonger sur ton lit, tu pourrais te remettre plus en douceur.**

**— Non, non, je suis bien ici...**

**Je sens bien que rien ne bougera si moi, je ne bouge pas, voir maman ainsi me chagrine. Il faut vraiment qu'elle ait besoin de protéger quelqu'un... moi, sans aucun doute, pour se comporter ainsi. Je dois retrouver des amis ce soir pour un possible boulot... je n'ai pas envie de laisser maman ainsi seule, je vais juste faire un tour dehors afin de respirer de l'air bien plus frais et retrouver un peu plus de sérénité. »**

**— Dis ma Lili ! Tu lisais le carnet d'Ophelie ?**

**— Oui... c'est le passage où elle annonce à sa mère qu'elle a retrouvé sa mère biologique, il faudra que tu le lises, ce sont des choses qui ne se racontent pas... c'est tellement sensible.**

— Bien entendu, ma puce, je ne veux rien rater de cette triste tranche de vie et puis comme elle a dit qu'elle me contacterait, bientôt, autant que je sois informée au mieux.

— Je vais retourner au journal tantôt, je pense qu'il est temps de parler de l'histoire d'Ophélie. Je vais écrire un article, un truc feutré pas trop sordide, sur Marie-Thérèse. J'imagine assez bien ce qu'elle pouvait penser, le soir, seule dans sa cellule, pendant des années et des années. C'est dans ce sens que je vais écrire mon article.

— C'est bien, je te reconnais bien là. Je suis certaine que tu lui écriras un bel article.

— Et toi tu fais quoi tantôt ?

— Je vais avec Philippe chez des clients... on mange où ce midi ?

— Et bien là, il y a des restes au frigo, quand je dis des restes, c'est plutôt un délice. N'est-ce pas ! Dis ! Tu vas peut-être prendre ta douche avant quand même. Tu traînes depuis ce matin en nuisette, si tu continues à me provoquer ainsi, on va vite monter dans la chambre.

Angélique n'eut le temps d'une réponse que sa Lolo se collait contre elle, l'embrassait et commençait à la déshabiller. Elle n'eut pas le temps de retrouver la chambre, le canapé subissait encore les douleurs de leurs ébats.

— Pierre ! Je t’ai préparé un article sur la maman d’Ophelie, tu me diras ce que tu en penses, je pense que cela collerait bien dans le journal.

— Tu pourrais m’embrasser avant quand même ! Je regarde cela après...

— Excuse-moi ! Je suis toujours pressée !

— Donne...

« Encore une nuit, à passer seule, c’est bien le lot de toutes les personnes s’engageant en religion, mais pour moi, ce sont maintenant des douleurs à peine endormies qui se réveillent à nouveau. Déjà qu’il ne fait pas bien jour dans ma cellule, alors la nuit, même la lueur essoufflée d’une lampe de table de chevet ne sert même plus à faire fuir les cauchemars. Les maux se réveillent au plus profond de mon moi, l’estomac se noue et crie, l’esprit ne se détache plus de mes obsessions, il faut vivre avec ses tortures. Me remontent des images qui font mal, je vois encore cette enfant, ce bébé, je peux le dire maintenant. Ce bébé que j’ai supporté neuf mois dans mon corps sans l’avoir demandé, que je baptisais : “chose, monstre, erreur ”... c’était un bébé, seulement un bébé qui s’était trompé d’histoire. Il



n'est pas normal que je l'aie considéré comme une erreur, comme un inconnu, dieu a dit qu'il fallait accueillir l'étranger, qu'il fallait ouvrir son cœur. C'est un bébé, mon bébé, un être vivant, une vie que j'ai donnée. Petit à petit, cette vie me ronge, jusqu'à presque éclipser la soirée du 30 février, je dis presque, car je vois toujours le visage du soi-disant médecin, au-dessus de moi, même si je ferme les yeux, le peu que j'avais vu me hante encore. Mais je la vois grandir, je l'imagine, je sais quelle est ou a été adoptée, alors je l'imagine chez ses autres parents. J'ai cru comprendre que ce jour, c'est la rentrée des classes, elle a six ans, elle rentre à l'école primaire si rien n'a changé... elle est bien habillée avec des affaires toutes neuves, les cheveux bien attachés, un cartable neuf. Elle pleure, elle ne veut pas quitter sa maman adoptive... quand on pleure ainsi, c'est qu'on est heureuse. Des larmes coulent de mes yeux, ce ne sont plus des larmes de chagrin encore moins des larmes de colère, seulement des larmes du manque de la voir. Elle ne le sait pas, elle ne sait pas que je pense à elle tout le temps, que je souffre de ne pas la voir.

Aujourd'hui, comme tous les autres jours à la lumière du matin, même si ici elle est discrète, il y a la vie au cloître, la vie parmi les sœurs, les activités, les prières, les repas et même, si ce n'est pas folichon, dans le silence religieux de l'endroit, les

pensées vont plus aux souffrances de l'âme qu'à celui qui pourrait les guérir, c'est bien mieux que la nuit, je ne suis pas seule, à refaire une vie qui ne peut pas se refaire. Il faut que je paie à dieu cette faute que je n'ai pas commise, la faute, bien entendu, n'est pas le bébé, la petite fille maintenant. Elle, elle n'y est pour rien, elle n'a pas choisi son destin. La faute, c'est quoi alors, être tombée malade, avoir eu besoin d'un toubib, ne pas avoir crié, avoir souffert cette soumission sexuelle, la faute d'être née simplement pour moi aussi. Mais comment est-ce donc possible ! Je n'étais qu'une bonne sœur, certes ce jour pas tout à fait habillée en bonne sœur, grassouillette, pas très attirante, pas très affriolante. Même avant, plus jeune, dans ma vie de civile, je n'attirais pas les regards des garçons ! Qu'ai-je donc fait pour que ce mâle détraqué s'active sur mon corps !

Je mérite sans doute ce désarroi, mais cette petite fille, elle mérite bien mieux. Je pense à elle, elle qui n'a rien demandé, elle qui, peut-être, sait qu'elle a une autre maman, un géniteur, un début de vie que personne ne connaît. À cet âge, on ne se pose pas encore les grandes questions, on a le temps, cela viendra bien trop tôt.

Ma petite, que j'ai haïe, que j'aime pourtant et bien plus, reste sincère, innocente enfant ne te presse pas de grandir, les adultes sont des vieux enfants méchants. Mon regard cligne

d'une certaine lassitude malgré tout, la nuit est bien avancée, je m'allonge sur le lit pour continuer à penser à cette petite fille, le sommeil tombera quand il voudra, Dieu me fait payer cette naissance, je suis en pénitence, ces heures sont mon châtimeut, mon chemin de croix qui me mènera nulle part plus loin qu'à un autre demain où je penserais toujours à cet enfant, ma fille que j'ai abandonnée. Je ne la cherche pas, je ne la cherche plus... elle habite en moi et je suis la seule personne qui connaît ce secret... »

— C'est top Angélique ! Tu vas encore affoler les âmes sensibles... je suppose que tu as aussi écrit l'introduction et la conclusion de ce texte...

— Oui, bien entendu, tu sais... je n'ai pas eu à forcer mon talent, c'est Marie-Thérèse qui a pratiquement tout écrit, j'ai seulement remis en forme, avec quelques sanglots... elle est captivante cette femme, je ne peux pas la quitter de mes pensées...

— Je comprends Angélique... tu es égale à toi-même, l'article sera dans le journal de demain.

— Merci Pierre ! Bon, je vais retrouver ma Lolo...à demain Pierre !

« Je ne sais plus où j'ai laissé ma vie, enfin notre vie, entre deux feuilles collées dans ce carnet... ah oui, petite promenade pour prendre l'air...

Je ne sais plus quoi penser. Maman et sa chemise bleue à élastiques hantent chaque seconde et je n'arrive plus à me reconcentrer sur autre chose. À tel point que je raccourcis la promenade et j'allonge le pas, histoire de voir ce qui a changé dans le meuble. La porte franchie, mon regard se pose sur chaque endroit du vestibule, jusqu'au salon où je retrouve maman, presque souriante, comme si rien n'avait changé depuis mon départ. Je regarde maman, elle arbore un sourire discret, mais pas sincère du tout, un sourire de convenance. J'avais déjà remarqué que la clé du secrétaire était de nouveau sur sa serrure comme depuis toujours. Je comprends ce sourire bien hypocrite qui me conte comme je me suis fait avoir par ma chère maman, sans doute pour mon bien, j'en suis certaine. Maman accepte d'aller se coucher... la chemise bleue a disparu, je regarde ce que les autres classeurs contiennent pour tenter de comprendre. En fait, dans le tiroir concerné, se trouvent les papiers de mon père et chaque chemise regroupe les fiches de paie pour une année et tout autre document se

référant à ses revenus et à ses dépenses, en gros des dossiers comptables. Il manque bien entendu le dossier 1997, celui de l'année de ma naissance. Cette coïncidence me perturbe continuellement, mais pourquoi donc maman s'est retrouvée dans cet état qui, somme toute, est assez grave... une perte de conscience, même de quelques secondes, ne peut être que provoquée par un évènement important. Je sais aussi que mon père travaillait presque uniquement en remplacement d'autres médecins, un peu partout dans la région, dans des cabinets de médecins, dans des hôpitaux ou dans des cliniques, c'est aussi pour cela qu'il n'était pas bien souvent à la maison. Mais c'est aussi un autre sujet que je n'ai jamais voulu aborder avec eux, ni même avec maman en particulier. Je voyais bien depuis longtemps déjà qu'il ne formait plus un couple très attentionné, l'usure du temps sans doute. Je n'y connais rien, mais quelque part, cela nous a rapproché maman et moi et je me contente d'un papa quand il est là, pas souvent, pas très proche.

Cette chemise bleue me hante, je me pose beaucoup de questions au sujet de mon père... quel document maman a lu et qui la perturbe tant depuis, une fiche de paie, mais d'où... à cette époque, qui avait-il remplacé ? Était-ce bien un remplacement ! Est-ce un autre document ? Dans ma tête, je commence à imaginer le pire et son contraire aussi, j'imagine

ce qui est possible et aussi ce qui ne l'est pas. Mais je n'ose pas imaginer que mon père soit mon père non, pas du tout même. Je cherche inconsciemment sans doute, une hypothèse moins cruelle, mes parents... qui m'avaient adoptée sont des gens bien avec les problèmes des gens quelconques, Quoique... mon père est bien reconnu par ses pairs, beaucoup de bénévoles dans des missions humanitaires et même si son couple ne vit plus dans le rose de ses premiers émois, il est un très bon médecin à ce qu'il se dit... Néanmoins, il me faut savoir qui avait oublié une petite moi dans le corps d'une sœur, pour qu'aujourd'hui, je me morfonde encore. J'ai beau me dire, j'ai beau tenté de m'expliquer que je dois arrêter là, j'ai retrouvé une maman... décédée et de toute façon ce père est un salaud, alors à quoi bon rechercher un saligaud si ce n'est pour se faire plus mal encore. Mais non... il faut que je sache qui m'a fait naître, qui est mon père biologique et puis... si c'est lui. Après de longues réflexions, je me convaincs qu'il me faut retourner chez les sœurs à l'abbaye... dix-huit ans après en être sortie. Je pourrais en savoir plus sur le toubib qui est venu ce jour-là, ce trente février... »

Visite à l'abbaye.

« La mère supérieure Mathilde a accepté de me rencontrer quand je lui ai expliqué vraiment qui je suis, le bébé recueilli sous le porche de l'abbaye.

Elle m'accueille avec une grande considération, bien surprise que le petit bébé soit devenu presque une adulte. Je suis venue avec beaucoup d'appréhension et je suis accueillie comme un membre de leur famille... de sœurs et je dois accepter de partager un thé avec les sœurs, ce qui doit arriver bien rarement en ce lieu.

La mère se souvient bien du matin de ma naissance... comment ne pas s'en souvenir... puis quand je lui fais part de ce qui est écrit dans le carnet, elle est abasourdie... je suis la fille de sœur Marie-Thérèse... violée dans le cloître de l'abbaye... ce n'est pas possible. Elle a bien dû mal à se remettre d'une telle information. Alors, quand je lui parle de la date. Elle n'a pas eu beaucoup besoin de réfléchir bien longtemps. Elle est certaine que ce n'était pas le médecin habituel qui était venu. C'était un jour inhabituel, plusieurs sœurs étaient tombées malades et ce fut la seule fois depuis qu'elle était mère que c'était arrivé. Le médecin des sœurs est habituellement un ancien prêtre défroqué qui exerçait seulement dans le milieu des ordres, c'est un vieux bonhomme maintenant. Pour quelle raison, il n'était pas là ce jour-là, elle

ne s'en souvenait plus. En revanche, elle se rappelle bien que le médecin venu était bien plus jeune avec l'allure d'un vrai médecin, enfin très différent de celui-ci. Je quitte les sœurs... presque à regret tant l'accueil fut d'une sincérité naturelle, je suis athée pourtant, mais là, ce fut émouvant, chaque sœur me caressait du regard comme une chose ressuscitée dans leur mémoire ? Nulle autre que la mère supérieure ne sait pour maman Marie-Thérèse.

J'ai donc recueilli une information importante, le nom de ce vieux médecin, un personnage, m'ont-elles dit ! Je décide donc de le rencontrer, la mère supérieure avait dit qu'il exerçait toujours. Pour autant, il n'est pas si facile à joindre, pas de téléphone portable, un homme âgé aux cheveux plus longs qu'une crinière blanche, une barbe de plusieurs jours, les yeux un peu jaunes par certains abus. Je le retrouve dans un bistrot où il a ses habitudes, il y est surnommé le « curé ». C'est un homme intéressant, très cultivé, trop cultivé pour traîner dans cet endroit, un homme marqué par la vie, enfermé dans des secrets certainement bien lourds à porter. Il a bien du mal à retrouver des bouts de son passé, l'alcool ruine les neurones de la mémoire. Il se souvient mal de ce qu'il faisait, dix-huit ans plus tôt, c'était un autre siècle. Mais à l'évocation d'une épidémie chez les sœurs, cela lui rappelle que ce n'était pas lui



qui les avait rencontrées, il m'indique qu'en cas d'absence de sa part, c'est SOS médecin qui prend la relève. Je tiens là une piste sérieuse, je quitte donc notre médecin des moniales, avec un certain regret, le laisser ainsi dans sa mouise après l'avoir à peine rencontré, ce n'est pas sympa comme comportement.

SOS médecin retrouve, sans aucun problème dans leurs archives papiers, bien rangées au fond d'une cave, le listing des interventions du 30 février 1997. On y retrouve bien le nom du médecin et grande claque dans la gueule... c'est mon père. »

« J'écris ces mots après quelques longs jours de grandes souffrances, pas très lucide pour autant, je me remets à peine de cette triste nouvelle. Je suis tombée malade, une forte dépression qui m'obligea à un petit passage à l'hôpital, avec les fous... pendant que lui, à l'autre bout du pays, exerce toujours son métier impuni et libre... il est tellement proche de nous... que cela fait bien deux bonnes semaines que nous n'avons pas eu de nouvelle de sa part. Il ne sait pas ce qui se passe ici.

J'ai fait une connerie, une grosse connerie, le désespoir mène quelquefois à des actes dont les conséquences peuvent être funestes, peuvent...

C'est long... très long... trop long... je sens ces aiguilles du temps torturer mes chairs, jusqu'à ce que l'une d'elle tombe pour ne plus tourner du tout. Le temps est las, rien ne bouge, même les étoiles semblent plantées dans le décor, seul le scintillement laisse à penser que tout n'est pas fini. Je suis bourrée au médoc et je n'arrive pas à dormir, il faut dire que j'ai dû être assommée bien longtemps, bien trop longtemps. Quand je reprends un peu conscience, quelques tours d'horloge se sont passées.

Je me morfonds ce matin au fond d'un lit aux draps trop blancs, je reprends un peu envie de vivre et le crayon aussi, pour écrire mes maux, qu'ils arrivent ou pas à un regard cela soulage, c'est presque comme si les écrits se nourrissent de mes maux qui s'épuisent un peu donc.

Le temps est affligeant, pas celui du dehors, non celui du dedans. Il ne laisse pas de répit à la souffrance, c'est une dette dont on doit s'acquitter, une dette que je n'ai pas contractée, il faut que j'assume ce qu'un autre a semé, entre les cuisses d'une sœur qui n'avait rien demandé. J'arrive à écrire un peu, mais pas longtemps, les douleurs morales ne me donnent que peu d'apaisement à l'esprit, les neurones se triturent, les pensées ne trouvent pas le calme qui sied à la réflexion. Les minutes souffrent de tourner sur une horloge poussive, elles traînent

mes souffrances dans l'insouciance de l'heure dont l'aiguille semble ne plus bouger.

— Maman, c'est gentil de venir me voir tous les jours, mais je vais mieux, je sors demain et je rentre à la maison. Tu devrais te reposer, tu es presque dans un pire état que le mien !

— Mais non... tu te fais des idées... je vais bien...

— Tu ne devrais pas te mentir ainsi maman. Tu es pâle comme une page blanche, tu te déplaces comme une grand-mère, tu n'es pas si vieille ! Il faut te reprendre, je rentre demain, je m'occuperai de toi comme de moi. Il faut apprendre à vivre avec ce passé lourd de conséquences. Il faut se dire que d'autres vivent bien pire et puis il faut que nous retrouvions ensemble un avenir à construire. Maman ! je sais que c'est difficile, regarde où je suis et d'où je sors, mais là, je vais retrousser mes manches, nous ne pouvons pas nous laisser aller et le laisser, lui, se pavaner comme si de rien n'était.

— Ton père va rentrer... samedi !

— La tuile, il tombe au mauvais moment celui-là ! Jusqu'au bout, il fera chier son monde ! Tu ne lui as rien dit ?

— Il me l'a dit par SMS, alors tu vois la conversation ! Non, je ne lui ai rien dit, il ne peut pas savoir.

— On en reparlera demain, c'est moi qui vais l'accueillir, je l'attendrai samedi... mais on en reparlera ma petite maman... on en reparlera... viens boire un café à la cafétéria... on continuera à discuter de cela...

J'avais envoyé une analyse ADN comparative du mien et de mon père, juste après avoir rencontré mère Mathilde, les résultats étaient arrivés en mon absence.

— Ma chérie, tu as reçu cela d'un laboratoire... je te l'ai emmené, j'espère que j'ai bien fait ?

— C'est très bien maman, c'est très bien, je lirai cela plus tard, ce n'est pas pressé. Ce qui est pressé, c'est que nous reprenions du poil de la bête, je vais mieux, mais toi maman, il faut te remettre sur de bons pieds.

— Cela va Ophélie ! Cela va... ma vie n'a plus trop d'importance, je m'inquiète beaucoup pour toi...

— Je vais mieux maman, avec ce traitement ce sera de mieux en mieux... mais toi aussi, il faut que tu te soignes. Ce n'est pas ton toubib qui fera des miracles, il faudrait que tu rencontres un psy...

— Mais je ne suis pas folle... excuse-moi Ophélie ! Je ne voulais pas dire cela ! Je ne veux pas que tu refasses une connerie pareille ! A ton âge, on a son avenir devant soi...

— Je sais maman... je sais. Je suis et je serai suivie par un psy et je te dis que je me sens un peu mieux, c'est déjà cela. J'imagine aussi ce qui te trottine dans la tête, c'est pas folichon... cela fait mal aussi à tes nuits...

— Je m'en remettrai... c'est la première fois de ma vie, pour autant, que je me prends une gifle comme cela. J'avais l'impression de vivre une vie tranquille, simple et paisible, avec un mari souvent absent, mais prévenant et une fille adorable, qui comblait son manque cruel de paternité. Et puis vlan ! Tu n'es pas mieux lotie que les autres. Tu te dis que tu n'es pas mieux que les autres. Tu sais, les autres... celles dont on dit que c'est un peu leur faute aussi, qu'elles les ont bien cherchés les emmerdes, quand toi, tu te penses protégée. Toi, tu as le bon mec, il n'est pas parfait, mais il est encore là... mais ce mec-là il a violé une bonne sœur...

— Il faut sortir de cela maman ! Il va payer ses péchés... dis ! J'avais oublié, mais comme j'ai eu un peu le temps de réfléchir ces derniers jours. Je me demande comment il se fait que vous avez pu m'adopter aussi facilement. Habituellement, c'est très difficile d'adopter une petite française et en général, il y a un choix d'éloignement.

— Oui, j'aurais dû t'en parler avant, c'est vrai qu'aux yeux des autres cela a dû paraître bizarre, je n'y avais pas pensé

avant, mais maintenant que tu le dis... Nous n'arrivions pas à avoir d'enfant, du moins moi, c'est certain maintenant. C'est très simple, d'abord, tu as été abandonnée... sans père ni mère, puis mon mari était le toubib de l'orphelinat, il était aussi membre de la commission départementale d'adoption, cela a bien aidé et accélérer la procédure.

— Je comprends mieux... cela explique bien des choses, mais n'excuse pas le reste.

— Ma petite chérie, il faut que j'y retourne, il n'y a pas beaucoup de bus le dimanche et si je rate celui-ci, il faudra que je trouve une chambre en ville ce soir.

— Oui maman je comprends, va ! Je te retrouverai demain, je vais rentrer aussi en bus, je suis certaine que plein de bonnes choses seront sur la table !

— A quelle heure, penses-tu rentrer ?

— Il me lâche vers 11 heures après avoir rencontré une dernière fois le psychiatre, donc je serai à la maison vers 12 heures, 12 heures 30. Au revoir maman...

Elle n'est pas bien maman, non vraiment pas bien, il est temps que je rentre. Je vais essayer d'apprécier cette soirée ici malgré tout. C'est la dernière nuit loin de chez nous, depuis plus d'un mois. Il faut que je prenne conscience de ce renouveau qui semble m'animer, d'où je suis partie, d'où je suis tombée et

**tenter de me souvenir pourquoi je suis tombée ainsi dans ce si profond désarroi.»**

## **Chapitre 7 : La confrontation.**

**« Ce soir, je me suis assise au bout de table, là où mon père s'assoie habituellement quand nous sommes là, tous, c'est-à-dire à l'heure des repas. Ce n'est pas pour considérer le point de vue géographique ni celui de l'autorité. Non ! J'attends, là, assise, que le temps vienne, que le temps vienne crever la vérité, qu'il vienne détruire ce que je pensais acquis pour une éternité. J'attends, les minutes n'ont plus d'importance. Avant, elles avaient un goût de mensonge, mais je ne le savais pas. Après, elles auront le goût amer de la désillusion, de la déconstruction du moi et du lui. Rien sur ce bois d'un autre âge, rassurant pour autant, le néant est devenu comme une habitude, le désarroi est assis là. Les morsures de l'évidence torturent la pensée, les mots n'ont plus de sens, les maux tordent l'esprit. Rien n'a plus d'importance. J'ai beau tenter de trouver des explications, je ne comprends pas, il n'y a plus de temps pour comprendre. La vérité déchire le regard, je ne vois que le vide, vide de certitudes. Les tripes sont nouées jusqu'à la douleur, mais ce n'est pas cela qui fait le plus mal. Je n'ai plus la notion du temps, pressée d'avoir une explication et pas pressée que tout s'écroule vraiment et définitivement. La**



douleur est violente, mais au moins, elle est une réalité. Après, ce sera le désert, une déchirure saignant abondamment jusqu'à la pénurie. Ma mère est malade aussi, la lumière est difficile à regarder, elle brûle le regard et tous les acquis, elle n'a pas pu supporter cette gifle du temps. Quand tout s'écroule, l'esprit vacille, plus que la raison même. La vie perd son fil, les valeurs du temps s'estompent, plus rien, qu'un abîme, le regard s'y noie dedans. Le sombre envahit doucement la pièce sans déranger aucunement la douleur. Il rend fou, non de la folie de petits esprits, mais de celle dont on est presque conscient, celle qui fait plus mal encore tant elle est visible. Depuis combien de temps je me martyrise ? Je n'en ai aucune notion. Le bruit métallique d'une serrure rebelle rappelle le pourquoi. Je frissonne, bien plus même, je sens le froid couler dans mes veines et je transpire pour autant, contraste de ressentiment, les craintes côtoient l'envie d'en finir. Je lâche deux ou trois gouttes d'urine dans ma culotte. Je tente rapidement de me ressaisir. La porte d'entrée claque en se refermant sur son huis, il est là ! Enfin...

— Il n'y a personne pour m'accueillir ! C'est sympa cela ! Le bruit d'une valise qui choit à terre derrière mon dos, il s'approche, j'entends son pas, mon visage se crispe, le regard

aussi, tous les sens en éveil craignent la suite. Je sens sa présence maintenant.

— Ah ma puce tu es là ! Tu pourrais répondre au moins ! Je ne bronche pas, je sens son souffle dans son dos, j'en suis dégoûté, je me crispe plus encore, prête à exploser. Puis sans qu'il n'ait eu le temps de rajouter un mot, sans que je n'aie le temps de croiser son regard, je me lève brusquement et je lui jette au visage deux feuilles de papier et aussi :

— Tu peux te casser d'ici à jamais ! Il n'y a pas d'explication à donner. Tu n'es qu'un salaud.

Il reste muet, je n'ose toujours pas le regarder dans les yeux. Pourtant, je me sens bien plus grande que lui ce soir. Lui, déplie fébrilement les papiers en un silence royal. Il blanchit, grave, prend une chaise, se rabougrit en asseyant. Il est mal, très mal, ne s'attendait pas à ces nouvelles...

— Casse-toi ! Ici, il n'y a plus de place pour toi... violeur... Il se lève comme un boxeur groggy, sans plus de mots, le regard plus bas que le sol. Il est piteux le père adoptif, le père biologique, en une minute, il a changé de planète.

Je suis blanche, comme égarée en morgue, pas fière de moi pour autant, la fièvre retombe. Je redoutais tant ce moment. Je sais maintenant qu'un bout de ma vie s'écroule, que tous mes rêves, pour retrouver des parents biologiques, sombrent au

**fond d'un puits sans fond. Des parents biologiques, quel joli mot pour baptiser une bonne sœur décédée et un père... violeur de bonne sœur. Il relève la tête sans tenter de croiser les yeux de sa presque ex-fille. Le temps se fige, un passé oublié calotte un présent trop imbu d'exister, il tremble comme la feuille d'un orme condamné. Il blanchit : « Mais putain comment est-ce possible ? » Les lèvres se parlent de phrases inaudibles, des mots incompréhensibles se tordent sur elles. Mais pourquoi, des chiottes de la vie, remonte un merdier de plus de vingt ans ? Le sourcil tombe sur un regard absent. Il s'est pris une grenade dans la gueule, ce n'est pas possible ! Il rapetisse vraiment, l'orgueil du mâle s'écroule dans ses chaussettes. Il fait pitié le toubib prétentieux. Il est beau le docteur sans frontière qui donne des leçons d'humanité à des humains pas beaucoup mieux, à la télévision. En deux secondes, il a perdu de sa superbe, son costume n'a plus les couleurs de ses prétentions, il est devenu une larve, une merde qui redessine un destin, son visage est déconfit. Il déchire les feuilles de papier comme si cela effaçait ce passé, sans doute bien conscient du contraire. Un énorme coup de poing sur la table m'effraie, je lève mes mains devant les yeux comme pour me protéger, non par peur d'être frappée, par réflexe seulement. Il se lève et quitte la pièce sans plus de réflexion. La baffe dans la gueule fait mal, une situation**

**incompréhensible qui dévoile accidentellement un comportement presque oublié ! Merde ! On n'a plus le droit de baiser une bonne sœur. Elle ne s'est pas débattue non plus, enfin presque consentante...**

**La porte claque plus fort que quelques minutes plus tôt. Je tombe en larmes, soulagée et effondrée, soulagée que ce moment soit enfin passé. J'avais tant imaginé, tant redouté cette confrontation que je me sens libérée. Je soupire fort... abattue parce qu'en une minute, j'ai perdu et un père adoptif et un père naturel, qui, à réfléchir, ne le savait pas bien entendu. Et puis un homme comme cela est-ce vraiment un père ? Un homme... pas certain ? Un être humain... encore moins ? Plutôt un diable malfaisant qui cache bien son jeu pervers. Je suis aussi soulagée qu'il n'ait pas réagi, qu'il n'ait point cherché à justifier quoique ce soit, qu'il n'ait point prononcé un seul mot. C'est assurément un aveu de culpabilité, pire même, un de Ligonès qui n'a encore pas assassiné sa famille. Mon histoire, est-elle la seule ? N'y a-t-il pas d'autres petites bonnes sœurs, mères biologiques ? Quelle histoire ! Quel drame aussi ! Je me détends un petit peu, à la pensée de cette petite bonne sœur, ma mère naturelle... Je m'occuperai de sa mémoire, de ses douleurs et de sa vérité... je veux apprendre à la connaître, il n'est jamais trop tard... quoique... Je me lève**

**enfin, j'ai une maman adoptive qui n'a rien demandé et qui est toujours vivante. Il me faut la voir et l'embrasser... j'ai besoin de la voir et de l'embrasser, elle aussi. »**

— Dis Lolo ! C'est où déjà qu'on retrouve Ophelie ce matin ?

— On va la chercher à la gare ! Tu n'écoutes vraiment pas ce que je te dis ! Nous en avons déjà parlé ! Ce n'est pas grave, on ne va pas se chamailler là-dessus, n'est-ce pas !

— Tu as raison, bien raison même ! Est-ce abuser de redemander l'heure ?

— Tu ne changeras pas ma puce ! C'est le train de 11 heures 47 !

— J'ai hâte de la revoir, elle est vraiment passée par de mauvais moments !

— C'est peu dire ! Tu as raison, quand tu n'as pas demandé de naître, quand tu n'es pas née de plaisir, quand tu n'es pas l'enfant de l'amour, peut-être celui d'une nuit d'ivresse, même pas cette excuse... Quand tu n'es pas née de la volonté d'humains qui ne le sont plus, quand tu es née de l'insouciance d'un instant, d'une erreur du temps... d'une pulsion malade d'un homme qui paraissait respectable...

— J'ai l'impression de m'entendre ma Lolo ! Je déteins sur toi à ce point !

— On peut se poser la question ! Mais je pense que sur ces questions existentielles, tu as raison... Il n'y a pas d'égalité sur les conditions de la naissance, sur la qualité des parents quand

ce sont des parents. Quand tu penses qu'il y a encore des cons qui ne veulent pas qu'une jeune fille avorte quand elle a été violée, au nom d'une religion... ou d'une autre...

— Bien dit ma Lolo ! Je ne te reconnais pas, toi la cato, toi la croyante...

— Oui tu déteins sur moi ! Je reste toujours croyante malgré tout... mais je ne peux pas accepter, non je ne peux plus accepter ces injustices de la vie, rien ne peut justifier cela !

— Bienvenue au club... mais il faut y aller ma belle ! Es-tu prête ? Où nous serons en retard !

— Il y a le temps ! Il faut toujours arriver une heure à l'avance avec toi ! Et nous n'avons même pas dix minutes pour y aller...

— Tu m'énerves, allez ! Bouge ton cul !

— Ça va, ça va ! Je suis prête ! Veux-tu bien me servir un autre café ma puce que j'aime ?

— Ma Lolo ! Tu sais t'y prendre coquine !

— Elle est servie madame ! Allez... allez !

Angélique était pressée de revoir Ophelie. Elle craignait, à la lecture de ses propos, de la retrouver bien changée depuis six mois seulement. C'était pendant son stage...

— Tu es ailleurs encore une fois ma Lili ! C'est Ophelie ?

— Je suis pressée d'être rassurée !

— Eh bien hop dans l’auto !

— Tu as l’air bien décidé ma Lolo !

— Moi aussi je veux revoir Ophelie ! Moi aussi, je veux l’aider !

— Passe-moi les clés s’il te plaît ! Nous n’avons pas beaucoup de route, mais quand même !

— Dis ma Lili ! Pourquoi donc es-tu si soucieuse ?

— Ophelie est passée par des moments si difficiles... je crains que nous la retrouvions différente... bien différente.

— Je comprends... mais si c’est le cas, il ne faut pas que tu aies cette tête-là devant elle... bonjour l’accueil... un sourire bien sincère à la Lili serait bien plus sympa... non !

— Tu as raison ma Lolo ! Tu as bien raison ! Mais il n’est pas facile de forcer un comportement...

— Tiens une belle place pour se garer ! Combien de temps encore à attendre ?

— Une demi-heure !

— Je ne dirais rien. Regarde là-bas sur le banc ! Ce n’est pas Ophelie ?

— Comment se fait-il ?

— Elle nous a vues, vois comme elle court vers nous.



— Oh les filles que je suis contente de vous revoir !

— Tu es en avance ou nous nous sommes trompés de train ?

— J'étais en avance à la gare alors j'ai pris le train précédent !

— Nous aussi, cela nous fait plaisir de te retrouver. Mais mon dieu comme tu as changé...

— J'ai perdu beaucoup de poids avec mon traitement. Depuis quelques jours... je retrouve l'appétit.

— C'est bien donc ! Nous pourrions déjeuner chez Ginette, c'est à deux pas...

— C'est une bonne idée... comme je suis contente...

— Comment va ta maman ?

— C'est pas terrible non plus... elle passe plus de temps à l'hôpital qu'à la maison.

— Nous sommes arrivées, cela te dit de déjeuner près de la cheminée ?

— Oui bien entendu !

— Bonjour Delphine ! Nous sommes trois ! Peut-on s'installer à cette table ?

— Bien sûr Angélique !

- Elle n'est pas là Ginette !
- Non, elle est partie quelques jours en famille, elle rattrape un peu le temps perdu !
- Tu es seule pour assumer le service ?
- Non, non ! Nous avons pris un extra en cuisine pour ces quelques jours !
- C'est toi la patronne pendant ce temps-là !
- Oh non ! La patronne, c'est toujours Ginette... en plat du jour, nous vous proposons de la sole sauvage à la normande !
- Ophelie ! Qu'en penses-tu ?
- C'est très bien pour moi !
- Et toi ma Lili ?
- Très bien aussi pour moi !
- Etes-vous pressées ?
- Non, pas particulièrement !
- Je peux vous offrir un petit apéro, alors !
- Un kir pêche ! Et vous ? Eh bien trois !
- Dis Ophelie ! Tu voulais me parler de quelque chose de particulier ?
- Oui... mais ce n'est pas facile à dire ...
- Prends ton temps ! Nous avons le temps ! J'aurais dû attendre la fin du repas pour te solliciter...

— Ce n'est pas grave !... En fait, je veux porter plainte contre mon salaud de père !

— Pour quel motif ?

— Le viol de maman Marie-Thérèse !

— Oui... nous pouvons regarder ce que nous pouvons envisager, mais pour le viol proprement dit, ce n'est pas gagné. Je ne pense pas que quelqu'un ait, un jour, porté plainte au nom d'une autre personne, notamment pour ce motif-là ! Il serait plus facile d'engager une action en justice sur tous les préjudices que tu as subis. Mais... mais... nous nous sommes un peu renseignées sur monsieur le toubib...

— Le poisson !

— Merci Delphine !

— Et alors ?

— Il y a déjà des actions en justice d'engager contre lui !  
Mange-donc cela être froid !

— Je n'ai plus très faim ! Dis-moi !

— Le cher médecin a été viré de l'association qui l'employait à l'étranger.

— Pour les missions humanitaires ?

— Oui !

— Pour quelles raisons ?

— Nous n'avons pas le détail, mais ce serait des attouchements, peut-être plus même ! Pour l'instant, nous ne savons pas s'il y a eu des plaintes.

— Cela confirme ta situation ! Sœur Marie-Thérèse n'est certainement pas la seule !

— Concrètement cela veut dire quoi ?

— Vos verres les filles !

— Qu'on devrait pouvoir poursuivre le toubib, mais il faut que j'en discute avec Philippe ! Je t'en reparlerai rapidement.

— C'est bien... mais j'ai un autre problème... l'évêché a décidé de virer Marie-Thérèse du carré des pommiers où les sœurs sont enterrées.

— Oh ! Cela, c'est pour moi si tu veux bien Ophélie ! Mais pour quelle raison ?

— Officiellement, elle ne se serait pas assez défendue quand elle a subi les outrages... Elle aurait même provoqué mon père !

— Ah la vache ! Les salops ! Ont-ils pensé à toi, une seule minute ? Non bien entendu ! C'est Seulement pour faire plaisir aux culs-bénis et sauver la face !

— C'est tout à fait cela ! Il faut que cela soit fait avant la fin du mois !

— Du n'importe quoi ! Qu'en penses-tu ma Lolo ?

— Ils ne feront rien ! Comment pourrait-il exhumer le cercueil de Marie-Thérèse sans l'autorisation d'un juge ? Même si l'endroit est privé.

— Ce qui me gêne, ce n'est pas qu'elle soit exhumée, je vais la faire revenir près de chez moi. C'est la décision qui est scandaleuse... Comment peut-on prendre une décision pareille après le décès d'une personne ? Et puis la qualifier, quelque part de certaines culpabilités quand le vrai coupable se pavane encore.

— Nous sommes dans la bonne société des faux-culs. On condamne sans jugement... Nous en reparlons plus en détail tout à l'heure, je vais écrire un article, j'envoie un texto à Pierre pour qu'il me laisse un peu de place dans l'édition de demain.

— Je me doutais bien que je pouvais compter sur vous !

— Il ne fallait pas attendre si longtemps, nous aurions pu t'aider à passer ce mauvais cap.

— C'est vrai, mais c'est du passé... Il est trop tard.

— Nous sommes vraiment contentes de pouvoir t'aider. Nous ne porterons pas de jugement sur le médecin, mais nous ferons en sorte qu'il mérite les conséquences de ses actes !

— Je ne cesserai de le répéter, vous êtes vraiment des personnes aidantes et désintéressées. À notre époque, c'est si rare, ce qui fait de vous de bonnes personnes.

— Veux-tu un café ?

— Non merci, je vais devoir m'en retourner j'ai hâte de retrouver maman, elle ne va pas très bien.

— Tu veux qu'on te ramène chez elle ?

— Elle est en consultation tout près d'ici, je vais la ramener avec sa voiture !

— On se revoit quand alors ?

— C'est quand vous pourrez ?

— Je t'envoie un message !

— C'est d'accord Laurence ! Bon et bien j'y vais ! Encore merci les filles !

Angélique et Laurence regardaient Ophélie les quittait sans commentaire prématuré. Elle semblait écrasée par le poids inconséquent de sa vie, mais quelque part aussi, soulagée de n'être plus seule à ruminer son histoire. La démarche semblait lourde, les années pesaient double sur ses épaules. Elle était jeune pourtant et déjà usée. C'est difficile de voir quelqu'un ainsi partir sans qu'elles puissent faire quoique ce soit, une situation pas confortable, la misère des âmes se partage un peu, les souffrances non. Elle s'en allait, vêtue de la tristesse, abandonnée à son sort, vers un temps qui ne sera pas meilleur avant longtemps. Comment peut-on vivre donc sans espoir ?

— J'ai mal pour elle, et pourtant, elle est passée par pire...

— C'est clair ma Lili ! J'avais du mal à la regarder dans les yeux, de peur de ressentir une douleur qui me serait interdite.

— Triste histoire d'une jeune fille qui n'a pas demandé de naître, qui n'a rien demandé et qui récolte les pires souffrances. L'inconsistance d'un adulte refoulé, mâle en rut qui ne maîtrise pas ses pulsions, voilà les conséquences.

— C'est ainsi, mais nous ne pourrons rien changer à la situation, l'aider seulement... c'est tout ce que nous savons faire...

— Ma Lolo ! Ces personnes qui souffrent par le comportement des autres, ça me fait mal, trop mal...

— Je sais ma Lili, je te connais bien trop bien, tu es si sensible... je suis là ma belle, viens contre moi !

— On va leur rentrer dedans ! Allez ma Lolo, on s'en retourne et au boulot... toi avec Philippe, moi avec Pierre ! Je te laisse à l'étude ?

— Tu as raison ! Il ne faut pas attendre, déjà clouer le bec à l'évêché et envisager les dispositions pour poursuivre le père d'Ophélie.

## **Chapitre 8 : La renaissance.**

— Angélique ! Je t’ai laissé une tribune en première page et un feuillet en page 4, laisse une ligne pour le lien, nous allons engager un vote de soutien.

— Merci Pierre ! Merci pour elle, elle mérite bien un petit coup de main ! Je m’attaque à l’article, ce sera du cousu main.

— J’ai confiance... j’ai confiance... j’aime bien bouffer du curé.

Angélique s’enfermait dans la salle de réunion, le mobile tout près du portable, un bloc de papier, une canette de bière. La guerre était déclarée...

— Laurence ! Viens dans mon bureau... mets le téléphone sous répondeur. On va préparer un dossier pour Ophélie !

— J’aime bien quand tu rentres dedans ainsi Philippe !

— Je pense que nous allons lui proposer d’engager deux actions, la première contre l’évêché pour suspendre la décision d’exhumation de la sœur Marie-Thérèse, la deuxième contre le père d’Ophélie, nous allons engager une plainte pour viol...

— Tu disais que ce n’était pas possible !



— Elle ne sera peut-être pas recevable, mais cela nous donnera du temps et en plus cela bloquera les vellétés de voyage de son père. Envoie-lui un message maintenant, je voudrais que nous la voyions ce soir ou demain matin. Tu prépares la plainte contre l'évêché, je m'occupe du dossier du père. Il nous faudra des documents, celui qui formalise la décision de l'évêque et les lettres et le carnet de la sœur, dans un premier temps. Allez au boulot !

— C'est parti !

## Épilogue.

— Ophelie ! C'est Laurence !... Bien entendu, je lui en ferai part... Dis Lili, tu as le bonjour d'Ophelie !

— Pour moi de même !

— Voilà ! Nous, Philippe et moi, aimerions te rencontrer demain matin. Penses-tu que c'est possible ?

— Pas de problème, tu me dis l'heure et où ?

— Angélique aussi souhaiterait discuter avec toi, alors je te propose au journal vers 10 heures avec un petit déjeuner.

— C'est d'accord, vous avez du nouveau !

— Oui ! Surtout te faire signer les plaintes... si tu es d'accord, nous serons avec notre portable si tu veux modifier quoi que ce soit ! Et puis, il n'y a pas d'obligation... on en reparle demain... et maman comment va-t-elle ?

— C'est pas terrible. Elle en veut tellement à son mari... mais je vais l'aider à s'en sortir... je suis avec elle ce soir, elle a besoin d'être entourée, la famille n'est pas bien grande. Bon, à demain matin alors !

— Oui, oui à demain ne t'inquiète pas surtout ! Ce ne seront que des propositions, mais il faut en parler, à demain.

— Il y a quelquefois dans la vie de mauvais moments à passer ! Et là elle est en plein dedans...

— Elle s'en sortira, ma Lili, j'en suis certaine maintenant !

— Eh bien dis donc ! Tu deviens de plus en... moi. Vivre ensemble nous fait déteindre sur l'autre... Bon, allons rejoindre la petite famille pour manger ensemble. Cela va nous changer les idées.

— Bonjour Ophelie ! Si tu veux bien t'installer !

— Bonjour tout le monde ! Et bien dites donc, quel accueil !

— Dis, veux-tu un café ? Désolée, mais ici nous n'avons pas beaucoup de choix... le café est très bon malgré tout !

— Un café ! Ce sera bien ainsi...

— Pour le reste tu prends ce que tu veux... Ça va !... Tu as bien dormi !

— Cela va ! Maintenant que tout va s'engager, je retrouve le moral.

— C'est bien ainsi ! Nous sommes tous les trois avec toi, c'est un engagement personnel pour nous, bien plus qu'un engagement professionnel. Nous irons au bout des procédures, c'est pour cela qu'il faudra que tu sois tolérante. Nous sommes désolés de te bousculer ainsi ! Les événements s'accélèrent, il serait bien de lancer les procédures dès que tu seras prête !

— Je comprends bien et je vous en remercie d'avance. Maman et moi avons besoin de nous sortir de cette histoire sordide. Nous ne nous reconstruirons que par cette démarche, nous avons besoin qu'il nous dise, lui, pourquoi... pourquoi...

Des sanglots étouffés chamboulaient une respiration dispersée, Laurence reprenait la parole.

— Angélique ! C'est à toi !

— Voilà Ophélie ! C'est l'article que nous souhaitons faire paraître demain matin. Pierre viendra te saluer en partant. Prends le temps de le lire... nous pouvons encore le modifier bien entendu.

Un silence se posait, même les cuillères à café se taisaient dans les tasses. Ophélie lisait fébrilement la feuille de papier qu'Angélique lui avait tendue. La main n'était pas sûre, la feuille grelottait, le regard caché ne devait pas être mieux. Un profond respect ponctuait le mouvement du regard sur les lignes. Elle prit son temps ! Les lèvres répétaient les mots lus sans les prononcer.

« Cean sur Rone : exhumée par l'évêché »

« Sœur Marie-Thérèse sera exhumée du carré des sœurs décédées de l'abbaye des cisterciennes. L'évêché de Aybeux a

décidé cette exhumation. Sœur Marie-Thérèse fut victime d'un viol (voir parution du 30 octobre 2017). Elle s'est retrouvée enceinte contre son gré, elle a accouché seule dans sa cellule, sans que personne ne s'en soit aperçu à l'abbaye. Elle a abandonné l'enfant devant la porte du bâtiment. L'évêché, informé il y a environ six mois après le décès de la sœur et la découverte de cette triste histoire, a décidé qu'elle ne méritait pas de rester au milieu des autres sœurs décédées. Ils ont jugé... jugé que s'il y avait eu viol, elle ne s'était pas beaucoup défendue pour que personne, dans l'abbaye, n'ait entendu quoique ce soit. Mais comment peut-on condamner une personne décédée qui n'a pas pu se défendre, qui n'a pas pu dire sa vérité ? Dans un pays où la justice se dit indépendante, la religion aurait la sienne et se permet de condamner sans un véritable jugement. Triste religion, tu vois tes églises se vidaient et tu te permets de bafouer la justice des hommes. Mais qu'est-ce que des hommes qui ne fréquentent pas de femme, peuvent dire ce qu'est ou pas un viol ? Comment peuvent-ils prendre des décisions injustes et rétrogrades, ces religieux. C'est une honte de salir une femme qui a souffert en silence un viol et pendant neuf mois une grossesse, puis tout le reste de sa vie. Comment peut-on condamner une femme décédée ?

**Vous trouverez ci-dessous nos coordonnées pour vous opposer à cette exhumation. »**

**— C'est émouvant ! Ma pauvre maman Marie-Thérèse !... Je suis de ton avis Angélique... je n'ai rien d'autre à ajouter à cet article... merci, merci pour elle... qui ne peut pas se défendre elle-même, l'aurait-elle voulu d'ailleurs...**

**Des sanglots secouaient les derniers mots, elle était très émue à cette lecture. Cette émotion communicative trompait le silence. Chacun en profitait pour boire un peu de café, surtout pour s'occuper et ne pas tromper le temps.**

**— Si vous aviez vu les sœurs et mère Mathilde, quand elles ont reçu le courrier stipulant cet ordre de l'évêché... elles semblaient abandonnées par les élites de la religion, abandonnées à elles-mêmes, à une douleur supplémentaire pas nécessaire, à une salissure presque collective. Elles n'avaient rien vu de la douleur de leur sœur et surtout elles n'avaient rien entendu du viol ni de la naissance. Comment des hommes d'église, peuvent-ils être aussi cruels sans vraiment savoir la vérité et condamner cette femme décédée... ma maman ?**

**Ophélie n'osait pas montrer son regard, rougi par le désarroi. Son corps était secoué de spasmes dus aux douleurs que nul ne peut comprendre...**

— Merci Angélique... merci de prendre la défense de maman...

— Ophélie ! La procédure d'exhumation est stoppée. L'évêché en a été informé par un juge que nous avons sollicité. Il ne pourra plus rien faire, des scellés seront appliqués sur les portes d'accès au jardin de la mémoire des sœurs disparues.

— Cela va nous laisser du temps... pour organiser un transfert honorable de maman Marie-Thérèse près de nous... et pour effacer la honte que l'autre journal a imprimée...

— Nous connaissons bien ce canard, il brille dans ces articles sulfureux. Ils ne prennent jamais le temps de vérifier leur source, le ballon va se dégonfler aussi vite qu'il s'est gonflé. Ne t'inquiète pas tout va revenir dans l'ordre.

— Je le comprends bien... mais le mal que cela fait... à moi et aux sœurs.

Ophélie reprenait son souffle, levait enfin un peu les yeux, sans plus de peur à se dévoiler. Chacun lui laissait le temps de reprendre une mesure plus stable. Il n'était pas le temps de la pitié... la pitié, c'est quand il est trop tard. Laurence reprenait la parole.

— Nous te proposons aussi les plaintes suivantes. Une plainte contre l'évêché, pour prise de décision arbitraire, elle n'attend plus que ta signature. Cela devrait remettre un peu les religieux

devant leurs limites, juger et condamner, c'est affaire de justice et pas de religieux. Et puis pour ton père, nous te proposons donc une plainte pour viol, où tu serais la représentante légale d'une personne physique : Marie-Thérèse. Une deuxième plainte contre lui pour abandon d'enfant, nous présenterons la plainte en considérant que le fait d'oublier ses semences est une façon d'abandonner un enfant... potentiel... Il y aura polémique, ce sujet va réveiller et cristalliser les moralisateurs. Nous déposerons une troisième plainte pour maltraitance d'enfant, nous justifierons cette plainte par les documents expliquant ta dépression et ton hospitalisation, encore une fois, controverse à venir.

— Comme tout va vite avec vous ! C'est étonnant dans ce monde qui ne bouge qu'en cas d'intérêt personnel... C'est très bien ainsi, je n'avais aucune idée sur comment poursuivre mon père.... c'est un choix difficile que j'ai fait... porter plainte contre son père n'est pas une décision aisée à prendre... c'est très lourd de conséquence. Mais il faut rétablir l'honneur de maman Marie-Thérèse et aussi celui de maman Virginie... Elles n'y sont pour rien dans l'histoire de mon père. Alors oui, vous pouvez y aller, il faut y aller et merci encore de votre soutien.

— C'est normal ! Veux-tu un autre café ?



— Non, je vais y aller, je vais rejoindre maman Virginie, nous allons faire une petite sortie en bord de mer... et puis elle rentre à la maison.

— C'est bien... n'oublie-pas que si tu as besoin, tu peux nous contacter ! Nous te tiendrons informée des suites de notre affaire.

**Les matins sombres d'une nuit presque sans fin cherchent un peu de lumière, les vérités s'y trouvent. Les morsures du froid des solitudes gercent les espoirs. Et pourtant, quand un bout du ciel devient moins noir, on s'accroche à y chercher un petit bout de rédemption, au fond d'un regard qui s'entrouvre des yeux.**

**La justice aurait retrouvé du courage, elle retrouve ses manches, poussée par Laurence et Philippe. Le plus difficile est de lancer les démarches... tout le monde n'a pas la chance de vivre dans la sphère des "people" pour secouer la machine à faire grossir le portefeuille des avocats et... pas que le portefeuille.**

**Un avis d'extradition pour Pascal Nuthio a enfin été délivré... Il est enfermé aux Philippines, pour attouchements sur mineur. Plusieurs autres plaintes ont été recueillies contre lui, dans des pays différents où il fut envoyé par son association.**

**Et puis, effet boule de neige, il n'y avait plus une seule semaine sans qu'une nouvelle plainte tombe, ici et ailleurs.**

**Cela devenait compliqué d'ouvrir un procès, tant d'autres l'étaient ailleurs. Un procès, sans prévenu, semblait se dessiner... ce n'est plus tout à fait un procès, condamner un courant d'air... ce n'est pas le but d'une procédure... cela se**

mourrait dans une indifférence presque voulue par les magistrats...

Puis, quand personne n'attend de nouvelle sur le sujet, une information presque anecdotique tombe comme une météorite sur le i d'un point de l'horizon, dans un petit coin d'un journal :

« Pascal Nuthio, le toubib des pauvres, accusé, soupçonné de plusieurs plaintes d'attouchement et de viol, a été retrouvé cette nuit, pendu avec un drap découpé dans sa cellule »

Voilà, comme se terminer cette vilaine histoire... un bout de journal noirci de quelques mots qui finira dans une poubelle... mais non, elle ne se terminera jamais. Il y aura au moins une tombe qui sera fleurie à jamais et une autre, au bout du monde, qui sera abandonnée avant même d'avoir été visitée. Quelque part, si la justice des vivants n'est pas très courageuse, celle des morts a sa vérité...

Ophelie devra se suffire... de ce dénouement, cela ne répare rien, cela ne prépare à rien... si si j'oubliais... à encore beaucoup de nuits sans sommeil...



## **Conclusion.**

**S'il n'avait pas violé ma mère, je n'existerais pas...**

**Il a violé ma mère et je n'existe plus...**

**Je suis... je vis... plutôt j'essaie de vivre encore. C'est difficile de faire comprendre que l'on vit à cause d'un viol... qu'on est le fruit d'une violence, qu'on n'est pas fait d'amour... Les mots ce jour-là, c'était des mots sales, des insultes dégueulasses...**

**Ce n'est pas votre histoire et quelque part, vous avez raison. Il ne sert à rien de s'apitoyer sur une petite branleuse qui se vend dans un livre... mais vous ne pouvez pas comprendre... ce n'est pas un livre...**

**J'ai perdu mon sourire à l'âge de vingt ans... fini les rêves, fini l'espoir d'une vie, fini, fini... et tout a commencé presque neuf mois avant que je naisse pourtant entre les quatre murs d'une none. On doit se sortir de toutes ses souffrances, le temps efface peu à peu... c'est ce que vous, vous dites... Non, il y a des maux qui ne s'effacent jamais... jamais...**



## Personnages :

<b>Sœur Marie-Thérèse :</b>	<b>La sœur maman d'Ophelie</b>
<b>Mère Mathilde :</b>	<b>La mère du couvent.</b>
<b>Sœur Bénédicte :</b>	<b>La sœur cistercienne.</b>
<b>Ophelie Panier :</b>	<b>Le bébé abandonné.</b>
<b>Virginie</b>	<b>La maman adoptive d'Ophelie.</b>
<b>Pascal Nuthio</b>	<b>Le père adoptif d'Ophelie.</b>
<b>Angélique Lelièvre :</b>	<b>Journaliste à « La Vérité ».</b>
<b>Laurence Lenormand :</b>	<b>Avocate, l'amie d'Angélique.</b>
<b>Hélène Lelièvre :</b>	<b>La mère d'Angélique.</b>
<b>Irène Métayer :</b>	<b>La mère de Laurence.</b>
<b>Julien, Aurélien :</b>	<b>Les enfants de Laurence.</b>
<b>Jean Lucide :</b>	<b>L'inspecteur de police.</b>
<b>Bob, Robert :</b>	<b>Le flic.</b>
<b>Pierre :</b>	<b>Le patron du journal.</b>
<b>Ginette :</b>	<b>La patronne du bistrot.</b>
<b>Delphine :</b>	<b>La serveuse du bistrot.</b>
<b>Ghislaine :</b>	<b>La secrétaire du journal.</b>











S'il n'avait pas violé ma  
mère je n'existerais pas...  
Il a violé ma mère et je  
n'existe plus.